

» Nous nous mimes en ligne et, après avoir fait dresser nos boucliers, en guise de boulevards, par les non-combattants, nous attendîmes le premier choc avec calme, du moins en apparence.

» Un des grands canots, lequel, — nous le mesurâmes plus tard, — avait exactement quatre-vingt-cinq pieds trois pouces de longueur, eut l'imprudence de choisir pour victime notre propre bateau. Nous le laissâmes approcher à une distance de quinze yards ; puis, après une décharge générale, nous lançâmes le *Lady-Alice* sur l'énorme canot. Incapables de virer de bord assez promptement pour éviter l'attaque, ceux qui le montaient, rameurs et guerriers, sautèrent dans le fleuve et rejoignirent leurs amis à la nage, tandis que nous nous emparions du « *Great-Eastern* » du Livingstone. J'y plaçai trente de nos gens, et notre flottille, bien en ligne et conduite par le *Lady-Alice*, reprit sa route.

» Après ce premier échec, les Mouana-Ntaba se lancèrent à notre poursuite, alarmant les deux rives du son de leurs trompes et de leurs tambours, et bientôt nous vîmes une quarantaine de canots descendre la rivière d'une nage furieuse, avec des intentions certainement malfaisantes...

» A quatre heures de l'après-midi, nous nous trouvâmes en face d'une rivière d'environ deux cents yards de large, que je nommai rivière de *Léopold*, en l'honneur de Sa Majesté Léopold II, roi des Belges.

**Les Stanley-Falls** (*Chutes dites de Stanley*). — « Le 6 janvier (1877), dès le matin, je commençai l'exploration de la première des cataractes de Stanley. Je trouvai un bras d'environ deux cents yards de longueur, séparé de la masse du fleuve par un dyke latéral de roches vulcaniennes ; ce bras me conduisit sain et sauf à une couple de milles en aval. Puis, apparurent d'autres dykes : les uns n'étaient que de simples crêtes basses dont la roche était nue ; les autres, beaucoup plus larges, et couverts de grands arbres, étaient habités par les Bassoua. Au milieu de ces îlots, le courant de gauche se précipitait en cascades écumantes, par-dessus des terrasses de faible hauteur, avec une chute d'un à dix pieds. Les Bassoua, sans aucun doute, se sont récemment réfugiés sur ces îlots pour échapper à quelque puissante tribu de l'intérieur, demeurant à l'ouest du fleuve.

» De l'enfourchure d'un arbre, située à vingt pieds du sol, je vis immédiatement, avec ma lunette, que le passage du côté droit était impossible. Les vagues étaient énormes, la pente si rapide

que la surface du fleuve n'était qu'une nappe d'écume ; et, à la base de la rampe qui obstruait son cours, la rivière empilait ses vagues en un banc liquide, surmontant la crête, et retombait de l'autre côté en un chaos de bouillonnements et de tourbillons d'une violence et d'une confusion indescriptibles.

» Je me décidai alors à prendre terre sur la rive gauche et à longer le fleuve. Pour m'assurer de la meilleure route à suivre, je laissai le bateau à la garde de cinq hommes et, avec les huit autres, j'allai explorer le bois. Au bout de deux heures, nous avons traversé la jungle et tracé le chemin qui devait nous conduire au delà des chutes, à une distance de deux milles.

» Revenu au camp, j'envoyai Franck avec un détachement de cinquante hommes armés de haches, pour ouvrir le sentier, et une escouade de quinze fusils qui devaient se poster dans les bois parallèlement aux travailleurs. Puis, laissant le camp sous la garde de quinze hommes, également armés, je remontai le fleuve à la rame, sur une distance de trois milles, en suivant la rive gauche....

**Trainage des canots.** — « Le 7 Janvier, vers le milieu du jour, ayant approché de la cataracte du courant de gauche, autant que le permettait la prudence, nous fûmes prêts à traîner nos canots le long du fleuve. Une route de quinze pieds de large avait été ouverte dans les lacis de rotangs, de palmiers, de lianes, de sarments et de buissons, route assez droite, sauf où l'on avait rencontré les géants de la forêt. Le bois abattu, placé en travers de la voie, y formait une couche épaisse. Enfin un camp avait été dressé à mi-chemin de la cataracte, entre la route et le fleuve ; toute la cargaison y fut transportée et, à huit heures du soir, nos canots avaient été traînés sur un espace d'un mille.

» Le lendemain, nos gens, étant reposés, reprirent le trainage ; bref, à trois heures de l'après-midi, les canots avaient dépassé les chutes et les rapides de la première cataracte et flottaient sur l'eau calme d'un bras du fleuve, entre la rive gauche et l'île des Bas-soua....

» Mais bientôt nous arriva le bruit d'une autre cataracte, et il fallut serrer de près la rive gauche. Nous trouvâmes alors d'autres canaux, dont les eaux paresseuses serpentaient entre des îlots couverts de jungles et, après avoir suivi leurs détours pendant deux milles, nous nous retrouvâmes en vue du fleuve, à un endroit où le rugissement de la cataracte annonçait une proximité effrayante.

» Comme la nuit approchait et que la situation était des plus cri-

tiques, nous nous arrê tâmes dans une île située au milieu du courant. Sur la rive gauche, retentissaient les trompes et les tambours de guerre auxquels ceux de l'île répondaient : toutefois, des deux maux il fallait choisir le moindre ; et, dans notre ignorance des alentours, mieux valait une rencontre avec les insulaires qu'avec les gens de la rive.

» Mais nous n'eûmes pas le temps de nous consulter, pas même de réfléchir ; le courant était rapide, le grondement de la cataracte, plus fort que celui de la première, tonnait à nos oreilles : une destruction complète nous attendait si nous nous laissions entraîner. Stimulés par la terreur des chutes, nous poussâmes droit à l'île, malgré l'attitude menaçante des habitants, et nous échouâmes nos canots à cinq cents pieds en amont de la cataracte.

» En un quart d'heure notre camp fut établi et entouré d'une légère enceinte de branchages. Pendant ce temps-là, les insulaires abandonnaient la place et, traversant le fleuve, allaient rejoindre leurs amis qui continuaient à hurler sur la rive gauche...

**Attaques des Bakoumou.** — « Le grand problème que nous avions à résoudre consistait à nous débarrasser des Bakoumou de la rive opposée, dont les cris perçants dominaient le bruit de la cataracte... Je ne trouvai d'autre moyen de sortir de cette impasse que d'affronter les sauvages et de traîner les canots sur la rive gauche, à travers la forêt. Conséquemment, nous nous préparâmes à la lutte qui, nous le sentions, serait acharnée.

» Le 10 janvier, au point du jour, nous remontâmes le fleuve pendant environ un mille ; puis avec une fiévreuse précipitation nous nous élançâmes vers la rive, où le combat commença immédiatement. Nous nous laissâmes porter par le fleuve jusqu'à la courbe qui est au-dessus de la cataracte ; là nos canots furent amarrés en dehors de l'action du courant. Tandis que Franck, avec soixante sapeurs, défendus par huit mousquets, faisait une palissade, je conduisis trente-six hommes à la rencontre des Bassoua et des Bakoumou, que nous trouvâmes dans la jungle et qui furent rejetés dans leurs villages, dont le premier se trouvait à un mille environ du fleuve.

» Ici, les alliés nous attendirent, retranchés derrière une immense barricade formée de branches et de troncs d'arbres, ne laissant que quelques guerriers en avant de leur fort. Rampant à travers la jungle, nous réussîmes à forcer leur enceinte et à les mettre en fuite. La paix étant dès lors assurée jusqu'au lendemain, nous nous retirâmes.

» Arrivé au camp, je divisai l'expédition en deux bandes : l'une devait travailler la nuit, l'autre le jour. Moi-même, avec mon détachement de vingt pionniers, gens d'élite armés de haches et de fusils, j'ouvris une étroite passée d'une longueur de trois milles qui nous conduisit en face de l'île de Ntoundourou. Nous avons marqué les grands arbres qui devaient nous guider, et construit des camps séparés l'un de l'autre par un intervalle d'un demi-mille. Des frondes de palmier desséchées, des bottes de roseaux également secs, que nous avons trouvées dans le village, furent enduites de gomme-résine, attachées à de grands arbres et allumées pour éclairer la jungle pendant la nuit.



*Pirogue des Bangalas sur le Congo.*

» Dans la soirée, Franck commença son œuvre avec soixante hommes : dix vedettes, postées dans le fourré, étaient chargées de garder les travailleurs. Avant l'aube, le trainage commença, et à neuf heures les canots et les bagages avaient gagné notre premier camp.

» Pendant le passage de l'arrière-garde, les Bakoumou révélèrent leur présence par des hurlements subits. Les vedettes y répondirent à coups de carabines et maintinrent leur position jusqu'à l'arrivée des renforts que je leur envoyai. On poursuivit les sauvages pendant deux milles, jusqu'à des villages que nous n'avions pas encore

vus, et qu'ils furent contraints d'abandonner. Le soir, Franck qui dans la journée, n'avait pris que quelques instants de repos, se remit courageusement à l'œuvre. Au lever du soleil, il avait fait un nouveau chemin de trois quarts de mille.

» Le 12, à dix heures du matin, nous étions dans notre second camp. Malgré de nouvelles attaques des indigènes, la troisième partie de la route fut ouverte, et le dernier camp fut gagné le 13, à cinq heures de l'après-midi. Cette nuit-là, sauf Katchétché et quelques hommes, chargés de faire le guet, tout le monde se reposa.

» Le lendemain, chacun ayant repris des forces, nous fîmes, dès le matin, notre dernier trainage ; et après soixante-dix-huit heures de terribles efforts, nous atteignîmes le fleuve, qui fut salué avec joie ; puis nous lançâmes les canots... »

[Quelques jours après, nouveau trainage des canots sur la rive dans le pays des Assamas, et nouvelle mise à flot...]

**Attaques des cannibales Assamas.** — « Les Assamas ne firent que peu d'opposition à notre embarquement ; mais aussitôt que nous commençâmes à bouger, ils nous attaquèrent avec une vigueur que j'aurais franchement applaudie, si elle n'avait pas été aussi dangereuse pour nous.

» Ayant recours à ce que je pouvais avoir de science stratégique, je dis à Manoua-Séra de rester en arrière avec la moitié des canots et de débarquer sur l'île en amont, tandis que, chargeant les sauvages, j'irais prendre terre en aval.

» Ces dispositions prises, nous chargeâmes les canots de guerre en poussant de grands cris et au roulement de nos tambours, cherchant à compenser par le bruit ce qui nous manquait en nombre ; puis ayant descendu le fleuve pendant un mille, nous nous dirigeâmes brusquement vers l'île d'Assama, que nous atteignîmes à un endroit où la rive était basse et le débarquement facile. Profitant de la confusion que cette manœuvre avait répandue chez l'ennemi, j'envoyai vingt hommes à Manoua-Séra qui, avec ce renfort, eut bientôt pris deux villages avec les non-combattants qu'ils renfermaient et un nombreux troupeau de chèvres et de moutons.

» Quand il vint nous rejoindre avec toutes ses prises, les sauvages, qui étaient toujours engagés avec nous, cessèrent immédiatement le combat, frappés qu'ils étaient de stupeur et se retirèrent sur l'autre rive pour tenir conseil. Pendant ce temps-là, Katembo

eut l'habileté de se faire comprendre par les femmes. Il réussit à apaiser leur frayeur, mais elles ne furent complètement rassurées, que lorsqu'ayant ouvert un sac de perles, j'eus distribué quelque peu de son contenu à chacune d'elles.

» De l'autre côté du canal, les Assamas, bien que conservant un air farouche, n'assistaient pas à la scène en spectateurs désintéressés, et ils demandèrent bientôt à leurs femmes et à leurs enfants ce que nous faisons. Tandis que ma bande s'occupait activement d'entourer l'embarcadère d'une palissade, les négociations pour la paix et les bons rapports commencèrent. Vers midi, un canot s'approcha avec circonspection, et comme il hésitait à venir se ranger près de notre bord, ainsi que nous le demandions, un de mes rameurs le saisit adroitement et l'amena, tandis que nous répétions d'une voix forte le mot « Senneneh » la paix. Après avoir mis dans ce canot six femmes, trois enfants et quelques chèvres, nous le poussâmes dans la direction des cannibales, qui n'en pouvaient croire leurs yeux, et ne furent convaincus de cette restitution que lorsque les canots les eurent rejoints.

**Echange du sang.** — « Alors ils semblèrent s'adoucir; un chef et cinq hommes vinrent à nous et reçurent en présent des cauris et quelques morceaux d'étoffe. Ils acceptèrent avec empressement le traité que nous leur propositions, et le scellèrent en permettant que quelques gouttes de sang de plusieurs de mes hommes leur fussent inoculées par de petites incisions qu'on leur fit au bras (*échange du sang*). Tous les captifs, toutes les chèvres, toutes les volailles furent religieusement rendus, ce qui souleva les applaudissements unanimes des deux partis.

» Des crânes humains ornaient les rues des villages de l'île, et un grand nombre de fémurs, des côtes, des vertèbres empilés dans un coin, témoignaient de la hideuse carnivorie des habitants.

» Le 20, nous fîmes des prisonniers qui nous dirent qu'ils demeuraient à une heure de marche de l'endroit où nous étions, qu'ils mangeaient les hommes et les femmes de leurs villages quand ils étaient vieux, ainsi que tous les étrangers qu'ils prenaient dans les bois. A la vue de nos ânes, ils semblèrent frappés de terreur. L'un d'eux que l'on conduisit près de ces animaux, demanda grâce d'une voix si suppliante, que je renonçai à l'en faire approcher davantage.

» Nous fîmes rapidement une descente de deux milles sur le fleuve, dont la largeur était alors de deux milles yards (1800

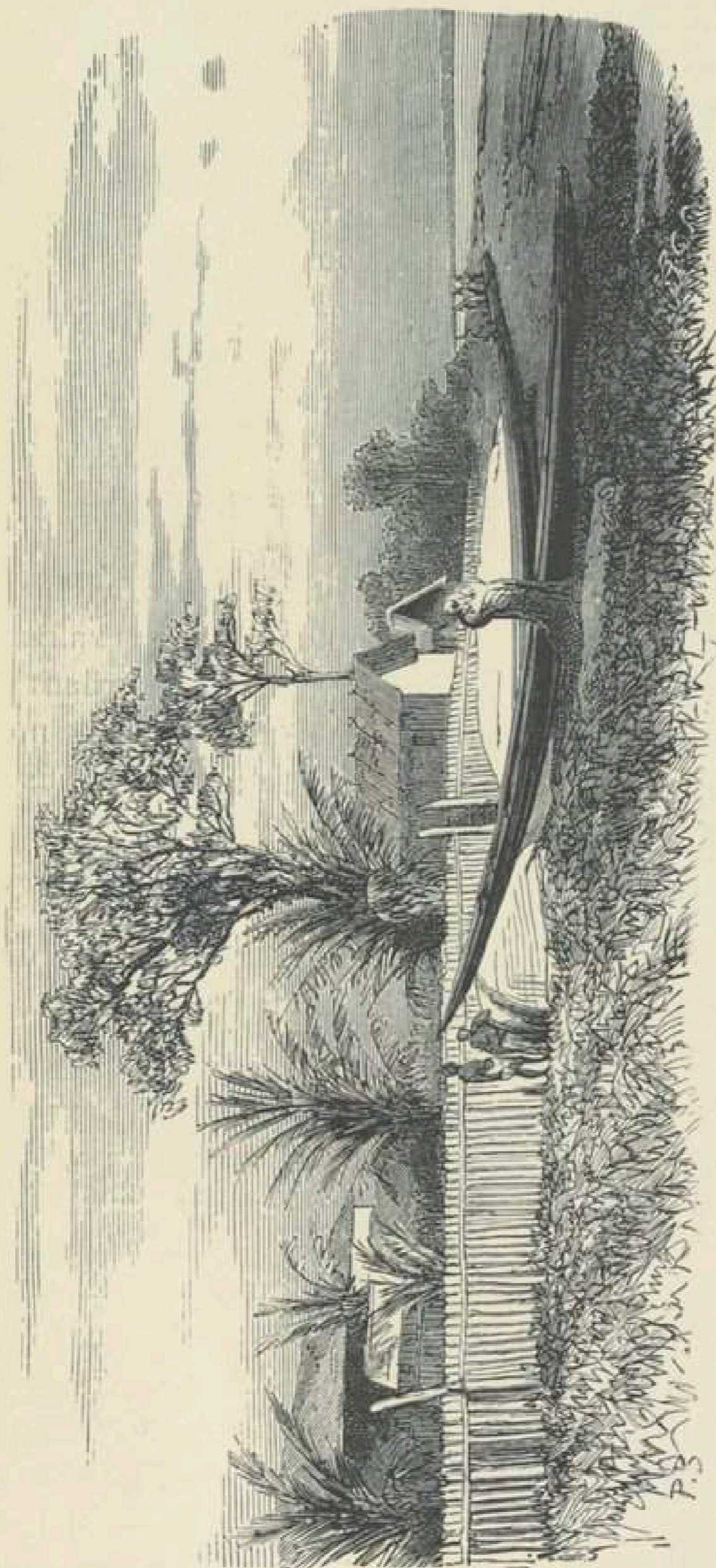
mètres), et nous entendîmes de nouveau le rauque murmure des chutes. Nous approchâmes de la sixième cataracte par la rive droite, et nous établîmes notre camp, à moins de quatre cents yards d'une île populeuse habitée par les Vouana-Rouhoura, tribu des Vouaregga.

» Ici, nous relachâmes nos cannibales, après leur avoir rendu leurs armes. Ils profitèrent aussitôt de leur liberté en courant en amont sur la rive droite. Mais nous ne fûmes pas longtemps sans être inquiétés. Notre palissade était loin d'être finie que déjà le cri de guerre, le son des trompes et des tambours nous annonçaient l'arrivée des indigènes ; et bientôt nous fûmes chaudement engagés avec eux...

**La septième et dernière cataracte.** — « Entre ses deux rives, le Livingstone a ici une largeur d'environ treize cents yards, dont quarante sont occupés par le canal de droite, sept cent soixante par l'île des Vouènyia, et cinq cents par la branche principale. Il est facile d'imaginer l'effet de ce rétrécissement du fleuve entre les falaises rocheuses de l'île et l'escarpement de la rive opposée. A un mille en amont des chutes, il y a une largeur de treize cents yards ; à mesure qu'il se contracte, son courant s'accélère, court pendant quelques centaines de yards avec une vitesse irrésistible et tombe, d'une hauteur de dix pieds, dans un gouffre, où ses eaux bouillonnantes forment des vagues brunes de six pieds de hauteur, qui bondissent et se ruent les unes contre les autres avec une incroyable furie.

» Avant de m'être rendu compte du volume des eaux que j'avais sous les yeux, je pouvais à peine croire que c'était un grand fleuve qui passait devant moi par cet étroit canal. J'ai vu beaucoup de cataractes dans mes voyages à travers les différentes parties du monde ; mais ici, je voyais un fleuve prodigieux s'élancer tout entier par une brèche de cinq cents yards seulement. A la dernière des chutes de Stanley, le fleuve ne tombe pas, il se précipite. Comparées à ce saut furieux, les chutes Ripon, à l'issue du lac Victoria, sont languissantes, bien que pittoresques ; la scène est même suffisamment émouvante ; mais le Livingstone, avec son volume d'eau dix fois plus considérable que celui du Nil Victoria, et n'ayant pas un lit plus large, avec sa profondeur et son tumultueux élan, donne l'idée d'une puissance irrésistible. Comme les deux dernières cataractes n'occupent réellement que sept milles, les quinze milles intermédiaires étant d'un cours paisible, nous ne pou-

vons nous tromper de beaucoup en indiquant la pente du fleuve, aux deux chutes, comme étant de dix-sept pieds par mille.



*Une boma, ou palissade entourant un village du Congo. Pirogues congolaises.*

» Après avoir construit un camp au-dessus du canal paisible de la rive droite, nous nous servîmes des nombreux tas de perches qui devaient servir aux pêcheries des Vouènya, pour faire une route sur



les rochers, dans toute l'étendue qui séparait le niveau du fleuve du niveau inférieur du détroit, et le soir, toutes les embarcations étaient à flot, hors de tout danger.

» Le lendemain, tandis que nous descendions le canal, nous fûmes attaqués à l'avant et à l'arrière, et toute l'après-midi fut consacrée à la défense d'un camp, dressé à la hâte. Les non-combattants étaient abrités par une banquette élevée et par les canots. Vers le coucher du soleil, les sauvages se retirèrent.

» Le 28, dès le matin, nous nous remîmes énergiquement à l'œuvre et à dix heures, nous avons passé la dernière des chutes de Stanley. Heureuse clôture d'un labeur effroyable qui nous occupait nuit et jour depuis le 6 janvier ; trois semaines d'efforts excessifs et continus pendant lesquelles nous avons eu à lutter sans cesse contre les cannibales, qui ont fait leurs forteresses des îles placées entre les cataractes.

» Et maintenant, jetant un regard troublé sur l'avenir, nous cherchons à deviner les difficultés qui nous restent à vaincre. L'espoir n'est que le rêve de l'homme éveillé : mais regardant en arrière, l'effroyable cortège des maux passés se représente à nos yeux ; et si nous pensions devoir en affronter de semblables, nous refuserions de faire un pas de plus sur la route. »

**Sur le fleuve calme. Rêveries de Franck.** — « Nous descendîmes le courant en toute hâte pour échapper au bruit des cataractes, qui, depuis tant de jours et tant de nuits, nous assourdisaient de leur rugissement.

» Le Livingstone s'infléchissait maintenant à l'ouest-nord-ouest et coulait entre des rangées de collines où des bois impénétrables à la clarté du jour étendaient leur ombre, aussi épaisse que celle du soir.

» Nous nous retrouvons sur un fleuve magnifique, dont les eaux calmes nous invitent à suivre leur cours mystérieux. Les terribles incidents des dernières semaines ne m'ont aucunement abattu. Sorti vivant de la lutte, pouvant encore admirer la nature, je me trouve suffisamment récompensé, et une étrange élasticité se fait sentir dans tout mon être.

» Mes bateliers m'amuse en chantant leurs barcarolles les plus entraînantes, dont tous les membres de l'Expédition répètent le refrain avec enthousiasme. Hommes, femmes et enfants sont entretenus dans cette insouciante ardeur, ce joyeux entrain, qui m'ont aidé à franchir la région cannibale des chutes de Stanley ; sans

cela, ils perdraient l'audace et la vigueur d'où dépend notre succès. Avec leur caractère, si le temps de réfléchir leur était laissé, ils s'abandonneraient à l'inquiétude et à la tristesse, se rappelleraient ceux que nous avons perdus et penseraient qu'un sort semblable leur est réservé.

» Franck, lui-même, me semblait être ébranlé par la brusque cessation de la lutte, profondément ému par la contemplation de ce grand fleuve, maintenant paisible et dont la tranquillité nous était devenue étrangère. Quand mes rameurs se furent enroués à force de chanter, il fit entendre des strophes plaintives dont voici les paroles :

» O patrie, belle patrie, refuge de tous les malheureux, où n'entrent jamais ni le chagrin, ni le péché, séjour de la paix et du repos !

» O patrie ! Combien il me tarde de rejoindre ceux qui t'ont revue avant moi ! Plus de douleurs, plus de fatigue sur ton doux rivage !

» O patrie, radieuse patrie ! Mes yeux s'emplissent de larmes quand je me rappelle les joyeux compagnons que je n'ai pas vus depuis des années !

» Quand brillera le jour heureux entre tous, où je pourrai mettre le pied sur ta rive ? Nuit et jour, j'aspire à toi, je prie pour toi, chère et bienheureuse patrie ! »

» En achevant, sa voix tremblait et, de peur d'être gagné moi-même par l'émotion, ce qui n'était nullement désirable, je m'écriai gaiement :

— Franck, mon cher ami, vous allez faire pleurer tout le monde avec des chants semblables ; c'est trop larmoyant pour notre situation présente. Nos gens sont si faibles, si impressionables, que la tristesse ne peut que les empêcher d'accomplir la tâche qui est devant nous. Choisissez quelque chant héroïque, dont l'air nous mette du feu dans les veines et fasse marcher nos canots comme s'ils étaient entraînés par la vapeur.

— Très bien, monsieur, me répondit-il avec un regard enthousiaste, et il chanta ce qui suit :

» Notre bannière flotte et brille, nous montrant le ciel. Voyageurs égarés, en avant ! la patrie est en haut.

» En parcourant le désert, prions gaiement, et joyeux, les cœurs unis, prenons le chemin du ciel. »

— Ah ! Franck, ce n'est pas le chemin du ciel que vous voulez

dire. Vous préférez, je pense, celui de votre pays ; et c'est sur celui-là que je vous prie de me permettre de vous conduire.

— Voici un autre chant, monsieur, comment le trouvez-vous ? dit-il.

» Mon Dieu, mon Père, tandis que, par les rudes sentiers de la vie, j'erre au loin, enseigne-moi à dire du fond du cœur : Que ta volonté soit faite !

» Bien que ma voie soit sombre et ma destinée amère, fais-moi la grâce de vivre tranquille, sans murmurer, ou de soupirer seulement la prière que nous a enseignée ton fils : Que ta volonté soit faite !

» Si, dans mon isolement, j'ai à déplorer la perte d'amis bien chers, d'un ton soumis, je m'écrierai : Que ta volonté soit faite !

— Franck, vous pensez trop à ceux que nous avons perdus. Franck, mon pauvre ami, c'est inutile ; nous avons pris le mors aux dents et nous devons courir, courir droit à la mer. Il sera temps plus tard de penser à nos morts et de les pleurer ; maintenant, nous sommes au cœur de l'Afrique, avec des sauvages devant nous, derrière nous, de tous côtés. En avant donc ; en avant jusqu'à la mort, si nous devons mourir. Actuellement, je ne veux pas entendre de regrets. Chantez votre meilleure chanson.

» Il me répondit par le couplet suivant :

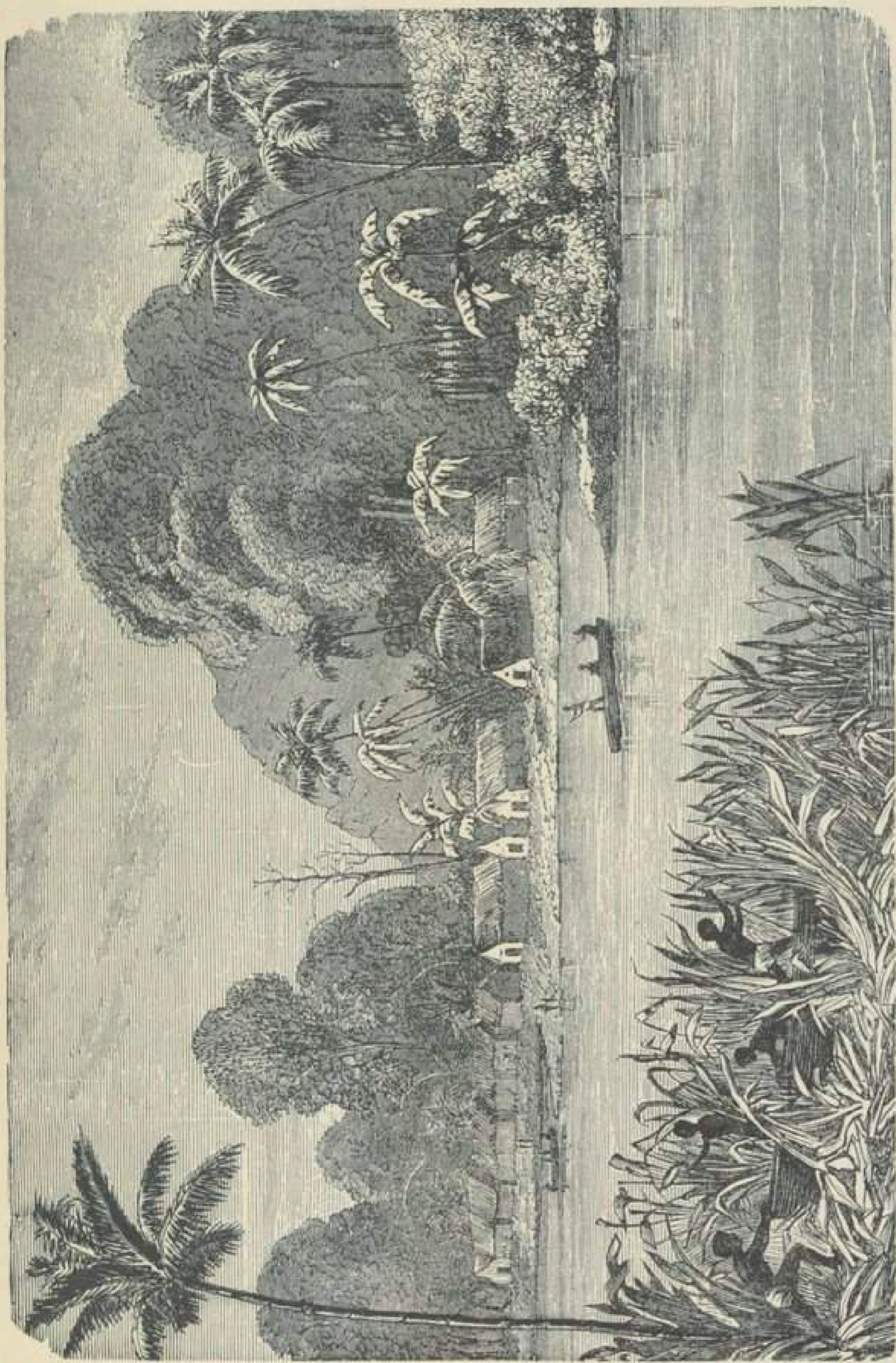
» En avant, soldats chrétiens ! Marchez comme à la bataille, en suivant la croix de Jésus. »

» C'en était trop pour moi. Voyant qu'il se trouvait décidément dans une veine religieuse, je m'abstins de le tourmenter davantage. Les bateliers reprirent leur chant barbare et entraînant, que répétèrent les échos des deux rives....

[ Le voyage se continua pendant plusieurs jours d'abord paisiblement, puis au milieu de fréquentes attaques des cannibales, contre lesquels il fallait se servir des carabines.... Nous nous bornerons au détail du grand combat de l'Arouhouimi : ]

**La grande bataille de l'Arouhouimi.** — « Le premier février, le soleil se leva dans un ciel pur, versant des flots de lumière dans les ombres de l'île, et perçant de ses rayons les profondeurs du bois, retraites enviables mais qui n'étaient pas faites pour nous.

» A deux heures, précédés par les cris de l'essaim des petits canots, cris féroces qui, pour un motif ou pour un autre, semblaient



*Village nègre des rives du Congo central.*

plus triomphants que d'habitude, nous émergeons de l'ombre des rives boisées et nous nous trouvons en présence d'un vaste affluent, dont l'embouchure a une largeur de près de deux milles. C'est l'Arouhouimi.

» Dès que nous sommes entrés dans cette rivière, nous voyons un grand nombre de canots autour des îles qui émaillent le milieu du courant. Sitôt qu'ils nous aperçoivent, les équipages se lèvent, poussant de grands cris, et sonnent de leurs trompes avec plus de force que jamais. Nous nous dirigeons en toute hâte vers la rive droite, où nous rencontrons le bras droit de l'affluent. Là, regardant en amont, nous sommes frappés d'un spectacle qui fait tressaillir toutes nos fibres, et éveille en nous, non seulement l'intérêt le plus vif, mais aussi les plus grandes appréhensions : une flottille de canots, dépassant par le nombre et l'énormité tout ce que nous avons vu jusqu'ici, arrive sur nous.

» Au lieu de gagner la rive, nous nous arrêtons en aval de la rivière, et les canots se mettent en ligne devant le *Lady-Alice*. Après un moment de réflexion, ayant remarqué le nombre des indigènes, l'audace avec laquelle ils s'avancent et la propension très apparente de mes gens à abandonner la ligne serrée, j'ordonne de jeter l'ancre. Quatre de mes canots feignent de ne pas m'entendre ; ils sont poursuivis et menacés de mon raïfle. Je les oblige de la sorte à rentrer dans la ligne qui se trouve ainsi formée de vingt-deux barques liées deux à deux, chaque couple ancrée à cinq brasses de l'autre.

» Le *Lady-Alice* va prendre position à cinquante yards en avant de la flottille. Puis, comme toujours, sont dressés par les non-combattants, à l'avant, à l'arrière et sur les bordages, les boucliers derrière lesquels doivent viser les fusils et les carabines.

» Il me reste assez de temps pour examiner la force navale qui arrive sur nous, et compter les canots de guerre venus du Livingstone et de son grand affluent. Il y en a cinquante-quatre. La marche est ouverte par un canot monstrueux, portant, sur chaque bord, quarante rameurs, qui pagayent debout et à l'unisson, au rythme d'un chant barbare. A l'avant sur une sorte de plate-forme, se tiennent dix jeunes guerriers, coiffés des plumes caudales du perroquet gris à queue rouge. A l'arrière, huit hommes gouvernent l'embarcation avec de longues pagaies, décorées de boules d'ivoire.

» Entre les deux groupes, dix personnages qui nous paraissent

être des chefs, exécutent une danse guerrière. Toutes les pagaies sont surmontées de boules d'ivoire ; tous les bras portent de brillants anneaux, également en ivoire ; toutes les têtes sont couronnées de plumes. De l'avant du canot, tombe une frange épaisse, faite avec les longues fibres blanches de l'hyphéné.

» Le bruit éclatant des énormes tambours, celui de cent trompes d'ivoire, le chant strident de deux mille voix humaines ne sont pas faits pour calmer nos nerfs ou pour augmenter notre confiance dans le résultat de la lutte qui se prépare. Mais la vie est en jeu ; tout ou rien. Nous n'avons le temps ni de prier, ni de jeter un regard à cette nature sauvage, pas même de lui adresser un triste adieu. Nous avons trop de choses à faire vite et bien.

» Le grand canot s'élançe ; les autres le suivent, faisant jaillir l'écume et soulevant l'eau sous leurs proues aiguës. Je me tourne vers mes hommes : « Soyez fermes comme des rocs, leur dis-je ; attendez la première lance ; et après cela visez juste. Ne tirez pas tous ensemble. Gardez votre coup jusqu'à ce que vous soyez sûrs de l'homme que vous tenez au bout du canon. Ne songez pas à la fuite ; vous n'avez de salut que dans vos fusils. »

» Franck, avec l'*Océan*, est sur le flanc droit ; il a un équipage d'élite et un solide rempart de boucliers de bois noir. Mouana-Séra, à gauche, commande la *Ville de Londres*, qu'il a échangée contre le *Glasgow* ; les hommes qui l'accompagnent sont assez solides.

» Le canot monstre fond sur le *Lady-Alice*, comme s'il voulait le couler. Arrivé à cinquante yards, il se détourne : quand il est par notre travers, les dix guerriers de l'avant nous envoient une bordée de lances, tandis que, de chaque côté, se couchent les pagayeurs. Mais tous les bruits sont éteints par la fusillade. Que se passe-t-il ? Nous sommes trop absorbés par notre tir pour le savoir... Au bout de cinq minutes, nous voyons l'ennemi se former à cent brasses en amont.

» Notre sang bouillonne. Pour la première fois, je me sens haïr les goules hideuses qui nous attaquent. Nous levons nos ancres et nous les poursuivons près de la rive droite jusqu'à un détour de la berge ; une pointe est doublée et nous voyons leurs villages. Ils abordent ; nous gagnons la rive, nous nous battons dans les rues et ce n'est qu'après les avoir chassés dans les bois que je fais sonner la retraite, ayant rendu à ces sauvages la politesse d'une visite....

**Un temple d'idoles. Le cannibalisme.** — « Au moment où nous allions nous embarquer, un de mes hommes vint me dire que, dans le village principal, il y avait un *meskiti* d'ivoire (*meskiti*: église ou temple) et que dans toutes les maisons l'ivoire était aussi abondant que le bois de chauffage.

» L'instant d'après j'étais devant le *meskiti* : un simple toit circulaire supporté par trente-trois dents d'éléphant et servant d'abri à une idole en bois de quatre pieds de hauteur, peinte en rouge vif, avec des yeux noirs, une barbe et des cheveux. L'image était grossière, mais représentant la figure humaine sans qu'on put s'y méprendre. Mes Voua-ngouana désiraient avoir les défenses ; ils eurent la permission de les emporter. Nous recueillîmes, en outre, une centaine de morceaux d'ivoire, sous forme de coins, de trompes de guerre, de boules, de bracelets, de pilons à broyer le manioc et les herbes, de maillets à battre l'écorce pour en faire de l'étoffe. Les provisions de pagaies, remarquablement sculptées et garnies, pour la plupart, de pointes de fer, les énormes lances de six pieds de longueur, armes de luxe plutôt que d'usage, les superbes dagues, semblables à des cimeterres persans, avec leurs brillants fourreaux, montés en fer, et leurs larges ceintures de buffle rouge ou d'antilope, les lances barbelées de toutes les dimensions, depuis la légère zagaie jusqu'à la lance à deux mains, avec lame en forme de sabre, les pinces, les marteaux, les poinçons, les épingles à cheveux, les hameçons, les bracelets de fer ou de cuivre, les portes de fer, les clochettes de même métal, les haches et hachettes, erminettes, les houes, les plantoirs, etc., prouvaient que les gens des bords de cette rivière sont industriels et plus avancés dans les arts que tous ceux que nous avons rencontrés depuis que nous descendions le Livingstone...

» D'autre part, on y rencontre des preuves nombreuses de cannibalisme : crânes humains grimaçant au bout d'une quantité de perches, à côté de crânes de soko ou de chimpanzé, os de même provenance, accumulés parmi les débris de cuisine, aux alentours du village, et jusqu'au bord de la rivière.

» A l'appui de mon opinion sur l'évidence de cette hideuse pratique, je citerai le fait d'un avant-bras trouvé près d'un foyer éteint, en même temps que plusieurs côtes à demi-carbonisées, et qui avaient pu être jetées dans le feu après avoir été rongées. Ce n'est, il est vrai, qu'un fait accidentel ; néanmoins je l'admets comme preuve irrécusable. Nous avons d'ailleurs été maintes fois salués de cet avertissement que nous devions être mangés le jour même ; il

n'y avait pas d'erreur possible, car les mots *viande* et *aujourd'hui* ne présentent, chez beaucoup de ces tribus, qu'une légère différence....

» Comme il y avait du danger à rester plus longtemps dans le voisinage de tribus aussi puissantes, aussi bien équipées et aussi guerrières que celles de l'Arouhouimi, nous levâmes nos ancres et nous reprîmes la descente du courant.

» Le dernier des vingt-huit combats que nous avons soutenus contre les fous furieux de cette terre sauvage, nous avait inspiré la crainte de tout ce qui ressemblait à l'homme. Nous éprouvions ce que doit ressentir le cerf qui, après avoir plusieurs fois distancé les chiens, à bout de forces et de stratagèmes, inondé de sueur, entend de nouveau les abois de la meute acharnée à sa poursuite. Nous aussi, nous avons été chassés par des bandes de limiers dont il fallait traverser les rangs ; nous avons combattu jour et nuit, employé tous les moyens de défense ; et, de chacune des courbes de ce terrible fleuve, partaient des hurlements, des menaces de mort, et s'élançaient des canots, aux sons terrifiants des tambours et des trompes de guerre.

» Nous étions épuisés ! Et nous n'avions atteint que le milieu du continent ! Il n'y en avait pas trente, parmi nous, qui n'eussent reçu au moins une blessure. Continuer cette effroyable vie n'était pas possible. Un jour ou l'autre nous nous coucherions, tendant la gorge aux cannibales, comme les agneaux aux bouchers...»

**Le labyrinthe des îles du Congo. Végétation tropicale.** — » Ce qui suit est textuellement extrait de mon journal.

» 3 février. — Cours général du fleuve, depuis le matin jusqu'à midi, nord-ouest. A midi, je prends la latitude et je trouve 1° 29' 1", au nord de l'Equateur.

» Nous nous efforçons d'échapper à tout conflit avec les sauvages, ce qui exige beaucoup de jugement et une surveillance continuelle des détroits.

» Livingstone disait qu'entreprendre la descente du Loualaba était un acte téméraire. Il avait raison ; et j'écris ces lignes avec le pressentiment qu'elles ne seront jamais lues par personne. Toutefois, suivant ma destinée, de même que je persiste à descendre, je persiste à écrire, abandonnant mon sort à une favorable Providence.

» Jour et nuit, nous entendons le bruit assourdissant du tambour annoncer notre présence aux populations. Les deux rives sont



aussi dangereuses l'une que l'autre. Quitter la rive droite pour la rive gauche, c'est sauter de la poêle dans le feu. En passant dans ces canaux, nous pouvons dire que nous courons la bouline.

» 6 février. — La largeur du Livingstone est actuellement de quatre à sept milles, d'une rive à l'autre. Aussi loin que s'étend la portée de ma lunette, les berges sont très basses, de six à dix pieds de hauteur, et couronnées de bois. Les îles sont également très boisées.

» Dans ce voyage extraordinaire, nous aurons éprouvé toutes les terreurs et tous les plaisirs de la navigation fluviale.

» Nous glissons maintenant dans d'étroits canaux, entre des îles à épices, aux rives sinueuses, dont les doux parfums et la verdure, éternellement printanière, nous font oublier par moments tous nos périls. Le teck, le peuplier, l'hyphéné, le borassus, le dattier sauvage, l'élaïs, le rotang aux frondes pendantes et légères, aux longues tiges serpentine, le manglier touffu aux racines nombreuses, le gommier gigantesque, le bassia, le figuier de Kotschy, le tamar indien branchu, surmontent un fourré dont les plantes sont d'une variété prodigieuse. Le long des rives, dans tous les coins possibles, sont d'épais massifs d'arundo phragmites, dont la brise agite et fait bruire les longues feuilles rubanées, d'un vert brillant ; çà et là le papyrus antiquorum, l'edemone mirabilis et l'eschinomène. Dans les eaux dormantes des petits canaux sinueux qui séparent les îles basses, eaux calmes et tièdes, bordées de fougères toujours fraîches, croissent des plantes aquatiques d'une incroyable diversité ; des mymphéas d'espèces diverses, aux fleurs blanches ou d'une teinte de lavande, enlacent leurs tiges délicates à la vallisnère aux larges feuilles ; et, parmi elles le modeste pistia statiotes montre ses rosettes d'un joli vert.

» Dans le fourré, c'est aux endroits où manquent les grands arbres, que l'amone est le plus luxuriant ; ses grappes de fruits rouges et acidulés poussant au bas de la tige, me procurent un dessert agréable, et ses semences, vulgairement appelées « *graines du paradis* » sont recherchées par nos fumeurs de chanvre pour donner une bonne odeur à leur haleine et augmenter leur salivation. Les feuilles de l'amone, toujours d'un beau vert, représentent bien la végétation d'une forêt tropicale et d'un climat humide et chaud. Près d'elle se trouve le *phrynium ramosissimum*, dont les frondes, à la fois longues et larges, servent aux indigènes pour couvrir les huttes, les hangars des pêcheurs, pour envelopper leur pain de

cassave, et pour faire des corbeilles où ils mettent le sel ou le menu poisson qu'ils portent au marché.

» On voit encore dans ces îles le *strelitzia regina*, le bananier sauvage, l'arbre à baies oléagineuses, l'arbre aux noix d'ivoire, qui pourrait devenir un article de commerce important, le *semi-carbus anacardium*, connu vulgairement sous le nom de « plante à encre à marquer le linge », l'*encephalartos aldensteim*, le gingembre, le dragonnier, le *vitex ambrosa* et autres verbénacées ; parmi les euphorbiacées, le *jatrope purgans*, fréquemment associé aux mouzimus (aux esprits), surtout par les Vouakéréhoué et les Vouadjidji. Enfin les fleurs brillantes du loranthus, ou de différentes espèces de liliacées, ne peuvent manquer d'attirer le regard de celui qui passe près de ces îles inconnues, pleines de trésors à émerveiller le botaniste, et où le commerçant trouverait une source de profits considérables.

» Puis nous prenons plaisir à regarder la plage ensoleillée, où l'on peut être sûr de voir un crocodile rêvant de festins de poisson, et qui, réveillé par nous, plonge bruyamment à notre approche ; où nous observons les ruses de quelque hippopotame soupçonneux et au guet, dont le rugissement, que se renvoient les bords de ces lieux sauvages, est doublé par l'écho.

» Malheureusement, les dangers reviennent sans cesse. Naguère des écueils, des rapides, des cataractes, des tourbillons que nous souhaitons de ne plus rencontrer. Maintenant, des orages, qui tout à coup rident la surface du fleuve, soulèvent bientôt ses eaux brunes et leur donnent des colères pareilles à celles des grands lacs. Les îles, beaucoup plus nombreuses en aval de Koubounga, sont des merveilles de végétation. Il y croît plus de palmiers d'espèces diverses que dans les îles d'amont. Les arbres gigantesques, d'essences déjà décrites, y sont nombreux, mais plus voilés par les massifs de palmiers, de plantes grimpantes et de lianes. Les rives, qui n'ont pas plus de cinq à dix pieds de hauteur, sont sujettes à être inondées, lors des crues du fleuve, et présentent, en maint endroit, des dépressions marécageuses, très favorables à la végétation des rotangs et des jeunes palmiers.

**Richesse animale.** — « Ces îles basses sont le repaire de fléaux sans nombre. Le jour, en les longeant, nous étions attaqués par des taons d'une malignité sans égale et par des tsétsés. La nuit, des nuées de moustiques s'abattaient sur nous, et il était à peu près impossible de dormir ; le bourdonnement de cette multitude d'in-

sectes nous semblait être le bruit d'une armée de sauvages venant nous attaquer ; et, jusqu'au matin, le continuel flic-flac des branches de figuier, dont mes compagnons faisaient des chasse-mouches, fatiguait mes oreilles.

» Les îles basses, formées d'un sable d'alluvion et couvertes d'arundos, de papyrus et d'autres variétés de cypéracées, devenues plus nombreuses. Ces îles étaient la demeure de marabouts et de



*Soko ou Chimpanzé.*

grues baléariques, celle du babiniceps-roi à la jambe courte, de flammants, d'oies à aile éperonnée, de canards sauvages, d'anhingas, de martins-pêcheurs, d'aigrettes, d'ibis noirs et rouges, de bécassines, - gibier d'eau qu'on aurait pu se procurer sans peine, si le premier coup de feu n'eût entraîné le combat avec des gens armés de mousquets ; et nous ne pouvions espérer sortir de cette région qu'en évitant tout contact avec l'homme.

» Sur l'une de ces îles, nous vîmes un éléphant, porteur de magnifiques défenses ; mais il était aussi en sûreté que si nous n'avions pas eu d'armes. Plus loin, sur une grande île couverte, nous aperçûmes un troupeau de buffles rouges, plus petits et, dans leur ensemble, très différents du buffle noir, commun dans la moitié orientale du continent. Nous avions besoin de viande ; mais bien qu'habités, dans les pays où les étrangers ne sont pas traqués comme des bêtes fauves, à consacrer à la chasse une grande partie de notre temps, nous n'osions pas tirer. La vie de beaucoup d'hommes — la nôtre et celle des indigènes — dépendait de notre abstention.

» La plus haute et la plus boisée de ces îles regorgeait de babouins (*cynocephalus porcarius*), de lémurs, bruyants veilleurs de nuit, et de singes minuscules à longue queue. Une fois, un froissement de feuillage me fit vivement lever la tête, et j'entrevis un grand singe d'une espèce barbue, qui se tenait debout sur une branche ; mais le courant était inexorable ; il n'y avait pas à espérer de revoir ce grand singe.

» Les canaux fourmillaient d'amphibies : hippopotames, crocodiles et moniteurs. Souvent, à l'extrémité inférieure des îles, nous voyions deux ou trois crocodiles monstrueux et gorgés se chauffer au soleil, sur le sable d'une plage étincelante, tandis que de plus jeunes, se tenant à distance respectueuse, imitaient la somnolence de leurs pères, jusqu'à ce que le bruit de nos rames les fissent tous, grands et petits, regagner d'une allure dandinante, leurs profondes demeures.

» Le phénomène du **mirage** nous offrit souvent sur le Livingstone des illusions risibles, se jouant de nos terreurs, dans les plus mauvais jours. Au moment où nous nous félicitions de notre tranquillité temporaire, il nous replongeait dans une alerte, ce qui, neuf fois sur dix, venait des proportions exagérées données à une bande de pélicans ou d'oies sauvages qui, dans notre situation d'esprit, nous apparaissait comme une armée de guerriers de grande taille. Un petit crocodile, se chauffant sur une pointe sableuse, fut pris pour un canot et un vieil arbre mort pour un navire. »

— [On juge par ces extraits de l'intérêt que le hardi explorateur apportait aux observations scientifiques, nonobstant les embarras de tous genres sans cesse renaissants,

Après de longs jours de navigation précipitée entre les îles du fleuve, toujours traqués par des tribus hostiles, le manque de vivres obligea à débarquer dans un village de la rive droite, près du mont



Oupoto. Là, un chef révéla à Stanley que le fleuve s'appelait l'Tkoutou ou le *Congo*.

Le 14 février, on arrive chez les Mangalla ou Bangala, contre lesquels il fallut livrer de nouveaux et terribles combats. Près du Koango eut lieu la 32<sup>e</sup> et dernière bataille livrée depuis le départ de Nyangoué.

Mais arrivons au Stanley-Pool.] —

**Le Stanley-Pool.** — « Le 12, vers onze heures du matin, le fleuve, graduellement arrivé à deux mille cinq cents yards d'une rive à l'autre, nous mit en présence d'une puissante expansion que mes hommes qualifièrent tout à coup, avec justesse, du nom d'*étang*. En face de nous, des îles sableuses s'élevaient comme une côte maritime ; à notre droite se trouvait une longue suite de hauteurs, blanches et brillantes, ressemblant tellement aux falaises de Douvres que Frank dit aussitôt : « C'est un coin de l'Angleterre. » Les plateaux herbeux qui couronnaient ces falaises, plateaux aussi verts que des pelouses, rappelèrent si vivement à mon compagnon les dunes du comté de Kent qu'il s'écria avec enthousiasme : « Je sens que nous approchons du pays. »

» Pendant que je faisais le relèvement nécessaire pour établir notre position, Frank, armé de ma lunette, escalada la partie la plus haute de la grande dune sableuse déposée par la rivière et examina l'étrange expansion que nous avions sous les yeux.

» Monsieur, me dit-il à son retour, je vous déclare que ce bassin est juste comme un étang : aussi large que long. Il est entouré de montagnes et me paraît presque circulaire.

— Eh bien ! si c'est un étang, il faut lui donner un nom spécial. Indiquez-m'en un qui lui convienne, Frank.

— Pourquoi ne pas l'appeler *Stanley-Pool* (étang de Stanley) et ne pas nommer ces hauteurs *Dover-Cliffs* (rochers de Douvres). Il n'est pas de voyageur qui, venant ici, ne reconnaisse ces falaises à cette désignation. »

» Plus tard, je me suis rappelé ces paroles de Frank, et j'ai nommé *Etang de Stanley* cette expansion lacustre du fleuve, expansion qui va des falaises de Douvres à la première cataracte des chutes du Livingstone et occupe un espace de trente mille carrés. L'entrée de l'étang, du côté d'amont, est situé par 4°3' de latitude méridionale. La rive gauche est occupée par les établissements peuplés de Nchassa, de Nkounda et de Ntamo ; la rive droite, par les sauvages Batékés, généralement accusés de cannibalisme.

» Nous commençâmes la traversée de l'étang, en suivant la rive droite, et nous vîmes bientôt une montagne crayeuse près de laquelle s'élevaient deux ou trois collines de même formation. D'une anse située immédiatement après cette montagne, sortirent trois canots batékés. Une fois revenus de la surprise que leur causa notre vue, les équipages consentirent à nous montrer la cataracte dont ils essayèrent de nous décrire le bruit. Cet essai provoqua les bruyants éclats de rire de toute ma bande, et cette explosion de gaieté dissipa la répugnance que les indigènes pouvaient avoir à nous suivre.

» Après avoir traversé un grand nombre de criques tortueuses et d'une faible profondeur, nous arrivâmes près du village de Mannkoneh, le chef des Batékés. Pendant le jour, ses sujets sont généralement disséminés sur les dunes sableuses de l'étang, où ils surveillent leurs filets et leurs pièges à poisson ; pour se garantir de l'ardeur du soleil, ils emportent de grandes nattes dont ils se font des abris. A ma très vive satisfaction, Mannkoneh était un homme ouvert, gai, cordial, qui témoigna un plaisir extrême de nous voir et offrit spontanément de nous conduire aux chutes. Il se montra curieux de savoir comment, une fois arrivés là, nous nous y prendrions pour continuer notre voyage, car il est impossible, disait-il, de descendre les cataractes ; et par une pantomime fort amusante, il nous fit comprendre que c'était quelque chose d'effroyable.

» A quelques centaines de yards au-dessus de ce village, l'étang se rétrécissait tout à coup ; la pointe de Ntamo, projection d'une chaîne en forme de croissant située en aval, s'apercevant à une distance de deux mille yards. Ce fut alors que nous commençâmes à entendre le grondement de la première cataracte des chutes du Livingstone. Mannkoneh nous montra le village d'Itsi, chef de Ntamo, village situé sur la rive gauche, au commencement de la première cataracte. Il parlait d'Itsi avec le plus grand respect, comme s'il se fut agi d'un chef très puissant... »

— [Le lendemain, Itsi, roi de Ntamo, vint lui-même rendre visite à Stanley, noua amitié et fit avec Frank l'échange du sang. On voit que les peuplades de l'ouest sont moins sauvages que celles du centre, à cause de leurs fréquents rapports avec les traitants européens du bas Congo.

Le 15 mars, l'Expédition entreprend la descente des *chutes* au milieu des plus grands dangers et au prix de souffrances inouïes.]—

**Les chutes du Livingstone.** — « Dès à présent, l'immense pays sauvage que nous avons traversé, au moyen du plus grand

fleuve de l'Afrique, va être présenté au lecteur sous des couleurs moins sombres que dans les pages précédentes, où il n'était question que des attaques furieuses d'hommes féroces et de combats désespérés. Maintenant, les indigènes ne s'opposent pas à notre marche. Le commerce leur a fait perdre leur férocité native ; ils ne ressentent plus, à notre approche, la fureur des bêtes de proie.

» Désormais, nous n'aurons à nous plaindre que de la colère du fleuve. Ce n'est plus le cours d'eau majestueux dont la beauté mystique, la noble grandeur, le flot calme et ininterrompu sur une distance de neuf cent milles (près de 1450 kilomètres), avaient pour moi un charme irrésistible, en dépit de la férocité des tribus de ses bords. C'est un torrent furieux, roulant dans un lit profond obstrué par des récifs de lave, des projections de falaises, des bancs de roches erratiques, traversant des gorges tortueuses, franchissant des terrasses et tombant en une longue série de chutes, de cascades et de rapides. Après nos conflits si fréquents avec les sauvages, recommence la lutte avec le grand fleuve, dans la profonde et large déchirure qui, des hauts plateaux, descend à l'Atlantique.

» Ces courants muets et solitaires, qui serpentent au milieu des îles sans nombre du Livingstone, cette immense nappe d'eau, calme et silencieuse qui a entendu nos plaintes, ce désert liquide, témoin de nos souffrances, ces solitudes boisées où nous cherchions le repos et auxquelles nous avions confié nos vœux et notre espoir, tout cela fait place à la gorge bordée de hautes falaises, à travers laquelle le Livingstone roule, avec une inconcevable furie, ses vagues écumantes jusqu'au large lit du Congo qui, à la distance de cent cinquante cinq milles géographiques seulement (287 kilomètres) est à près de onze cents pieds plus bas que le sommet de la première chute.

» Le 16 mars, après avoir exploré le pays jusqu'à la rivière de Gordon-Bennett, et m'être rendu un compte exact de notre situation pendant la journée du 15, nous commençâmes nos travaux avec énergie. La cargaison, les ânes, les femmes et les enfants, sous l'escorte d'une escouade commandée par Frank, partirent d'abord et se dirigèrent à pied vers un camp provisoire situé près de l'embouchure du Bennett. Puis, avec le *Lady-Alice*, je menai le canot de pointe en pointe, le long de la rive droite, et leur fis franchir les premiers rapides. L'opération était difficile, et il nous fallut déployer une certaine adresse pour lutter contre la violence du courant. Quand nous approchions des rochers, nous saisissons les haussières de rotang et nous les tenions ferme jusqu'à ce que nous

eussions doublé ces caps dangereux. Si l'un des câbles s'était rompu, aucune puissance humaine n'aurait pu sauver le bateau, ni les hommes qui le montaient ; car, en cet endroit, le fleuve se précipite tout entier dans un abîme de vagues et d'écume.

» Arrivés au Gordon-Bennett, nous le fîmes traverser à l'Expédition et nous nous arrêtâmes ; il était alors 5 heures.

**La cataracte du Père.** — « Itsi, de Ntamo, ne nous avait parlé que de trois cataractes, le *Père*, la *Mère*, et l'*Enfant*. Celui-ci était une eau brisée d'une longueur de deux cents yards.

» La *Mère* que l'on trouvait ensuite, consistait en un demi-mille de rapides dangereux ; nous venions de les franchir et nous les avions dépassés en traversant le bras supérieur du Gordon-Bennett, cours d'eau impétueux de soixante-quinze yards de large qui a lui-même de grandes cataractes en amont.

» Mais le *Père* est la portion du fleuve la plus sauvage que j'ai jamais vue. Que l'on s'imagine un bras de mer de quatre milles de long sur un demi-mille de large, secoué par un ouragan, et l'on se fera une idée assez juste de ses vagues. Quelques-uns des entredeux des lames ont jusqu'à cent yards de longueur et, de l'un à l'autre, le fleuve se précipite avec frénésie. D'un premier élan, il tombe au fond d'un creux immense ; puis, par la force acquise, l'énorme volume d'eau se relève à pic, réunit ses flots en chaîne continue et s'élançe d'un jet à vingt ou trente pieds de hauteur avant de s'écrouler dans une nouvelle auge. Partout, en amont et en aval, des vagues énormes, des croupes, des collines bondissantes se révoltant en écume et en embrun, des montagnes liquides se heurtant avec rage, tandis qu'un ressac furieux enveloppe la base des deux rives, formée d'une ligne de quartiers de roches empilés les uns sur les autres. Un fracas étourdissant : je ne peux le comparer qu'au tonnerre d'un train express passant sous un tunnel. Pour me faire entendre de mon voisin, j'étais obligé de hurler à son oreille ce que j'avais à lui dire. Le plus puissant des steamers maritimes, lancé à toute vapeur sur cette portion du fleuve, se trouverait dans une situation aussi désespérée que le moindre des batelets. Trois fois, j'essayai de déterminer la rapidité du courant, en observant le temps que mettait quelque tronc d'arbre en dérive à passer entre deux points donnés, et, d'après mes calculs, j'estime la vitesse à trente mille (48 kilomètres) à l'heure....

« Les trois jours suivants furent employés à traîner nos six canots pendant trois quarts de mille, sur un promontoire rocheux.



Ce traînage, qui nous fit arriver à une sorte de baie, fut effectué avec d'autant plus d'énergie que Gampma et ses sujets nous avaient déclaré qu'il n'y avait, en aval, qu'une petite cataracte.

» Pleins d'espoir, nous fîmes halte le 24 mars, autant pour nous reposer que pour acheter des vivres.

**Le gouffre du Chaudron. Canots perdus. Neuf hommes noyés.** — « Le travail fut repris le 25, au point du jour, dans une mauvaise portion du fleuve, désignée sous le nom significatif de *Chaudron*. Tout d'abord, notre meilleur canot — soixante-quinze pieds de longueur, sur trois de large et vingt et un pouces de profondeur — le *London-Town*, commandé par Manoua Séra, fut arraché des mains de cinquante hommes et mis en pièces. Dans l'après-midi, le *Glasgow*, rompant ses amarres, fut entraîné jusqu'au milieu du fleuve, renvoyé à un demi-mille en amont, repris par l'abîme et, finalement, rejeté dans une baie où campait Frank, et où nous le retrouvâmes, à notre grande joie.

» Le lendemain nous descendîmes le courant jusqu'à l'extrémité occidentale de cette baie, au-dessus de l'île rocheuse. Je laissai, comme à l'ordinaire, le camp à la garde de Frank, et prenant quatre-vingt-dix hommes — les autres, pour la plupart, souffraient des blessures reçues au combat de Mouana Ibaka et d'ailleurs — je fis établir un tramway, sur lequel on mit des rouleaux, afin de tourner les chutes.

» Tandis que je donnais mes dernières instructions, je vis Kaloulou dans le *Crocodile*, Kaloulou, l'enfant que j'avais fait élever. Je lui demandai ce qu'il faisait là.

« Mais, je vais ramer, Monsieur, me répondit-il avec un sourire et d'un ton suppliant.

— Ah ! très bien, » répondis-je.

» Mes rameurs prirent leurs bancs et nous partîmes, serrant de près la falaise.

» J'étais à l'avant du bateau, dirigeant de la main Oulédi, qui tenait le gouvernail. Le fleuve n'avait plus que quatre cent cinquante yards de large, mais un sondage lui trouva, près du bord, cent trente-huit pieds de profondeur. Le courant était rapide, la surface unie et grasse, comme huileuse ; çà et là un tourbillon, un gonflement, puis un entonnoir ; en somme, aucun danger pour les gens de sang-froid.

» Nous eûmes bientôt fait un mille et, tout à coup, à une distance de six cents yards, nous aperçûmes les chutes furieuses désignées depuis sous le nom de *Kaloulou*. Avec un peu d'efforts, nous



*Les rapides du Congo dans les chutes Livingstone. —  
Porteurs indigènes.*

réussîmes à doubler le cap, à entrer dans la baie, située en amont des chutes, et à gagner l'emplacement qu'on m'avait indiqué. Le premier, le second, le troisième canot arrivèrent peu de temps après moi. Je commençais à me féliciter du travail du jour, quand, à ma profonde horreur, je vis le *Crocodile*, au milieu du courant, bien loin de la pointe que nous avions doublée, filant comme un trait dans la direction des chutes. Rien à faire : j'étais à l'agonie. Trois de mes préférés étaient dans ce canot : Kaloulou, Maurédi et Féradji ; et parmi les autres, Rehami, Makoua et Vouadi Djoumah, deux de nos hommes les meilleurs.

» Le canot atteignit l'île qui divise les chutes et fut précipité dans le bras gauche. Nous le vîmes tourbillonner trois ou quatre fois, puis plonger dans le gouffre et se redresser, la poupe en l'air.

» Nous sûmes alors que Kaloulou et ses compagnons n'étaient plus...

» Bientôt après, un troisième canot, petit et léger, celui-là, monté par le brave Saoudi, celui qui, en 1875, avait échappé aux lances des Vouanyatourou, fila devant nous comme une flèche ; Saoudi, en passant, me cria d'une voix ferme : « La il Allah ! La il Allah ! Je suis perdu, maître ! »

» Quelques secondes après, nous le vîmes sombrer ; il émergea, fut précipité de terrasse en terrasse, pris par le tourbillon, saisi par les vagues, jeté de l'une à l'autre et disparut derrière l'extrémité de l'île, au moment où la nuit tombait sur cette journée d'horreur.

» Neuf hommes perdus dans une après-midi !....

» Le 3 avril, nous descendîmes encore un mille et demi de dangereux rapides qui nous causèrent de nouvelles émotions... Moi-même je tombai la tête la première dans un petit bassin et j'eus de la peine à lutter contre le retrait du ressac...

» Voici comment nous procédions pour franchir les rapides.

» Tous les jours, Frank conduisait la bande par terre et gagnait la tête de quelque baie, en aval des rapides et des chutes ; là, avec les hommes les plus âgés, les femmes et les enfants, il établissait le bivouac ; l'escouade de travailleurs, composée des hommes les plus jeunes, revenait m'aider à faire descendre les canots jusqu'au nouveau camp. Anxieux de la sécurité de nos compagnons, je présidais en personne à cette descente et j'ouvrais la marche avec le *Lady-Alice*. En arrivant près des rapides, je choisissais trois ou quatre hommes de mon équipage (toujours Oulédi) et, grimpant sur les rocs empilés au bas de la rive, j'examinais la scène.

» Si le passage était impraticable, je cherchais sur les promontoires, le chemin le plus court et le plus sûr ; puis, je réunissais mes gens, qui ouvraient le chemin, le couvraient de broussailles et commençaient le traînage. Celui-ci terminé, on remettait les barques à flots ; nous nous dirigeons alors vers le camp, où Frank nous attendait et où nous trouvions le repas que le pays pouvait fournir.

**La cataracte du Lady-Alice.** — « Les rapides auxquels j'ai donné le nom du *Lady-Alice* débutent par une large cataracte. Le fleuve, dont cette chute accélère le cours, rencontre bientôt une île étroite, formée d'une crête rocheuse. Obstrué par cette chaîne qui le divise, il se rue de chaque côté en vagues horizontales qui viennent se heurter au centre et qui, montant les unes sur les autres, forment une longue muraille d'eau écumante. Ici les rapides étaient plus puissants, les obstacles plus grands qu'à l'ordinaire. A droite un mur de blocs énormes se terminait par une terrasse ; à peu de distance, s'élevaient des montagnes abruptes dominant le fleuve d'une hauteur de douze cents pieds et que surmontaient les ondulations du plateau. Sur la gauche, à quatre cents yards seulement des blocs de la rive droite, se dressait une longue et prodigieuse falaise, couronnée d'une forêt et flanquée, à sa base, de trois îlots rocheux échelonnés, entre lesquels le fleuve allait se briser en lames rugissantes.

» Debout à l'avant, je guidais de la main le timonier, la voix ne pouvant lutter contre le rugissement des chutes. Les rames ne servaient qu'à aider le gouvernail, car nous filions, avec une effroyable vitesse, entre les rocs qui étranglaient le fleuve.

» Jamais rochers n'ont été plus hauts, plus sourcilleux ; jamais ils n'ont revêtu plus d'horreur qu'en ce moment où, jouet des vagues tourbillonnantes, le *Lady-Alice*, pirouettant sur lui-même comme une toupie, était lancé d'un côté à l'autre, plongeait dans un gouffre béant, pour être aussitôt rejeté sur une crête écumeuse, d'où il retombait dans un nouvel abîme. Quels regards nous jetions sur le fleuve qui développait sous nos yeux son terrible pouvoir ! Avec quel effroi nous contemplions sa force implacable et irrésistible ! Quels éclairs jetés sur notre passé ! Quel sentiment de notre impuissance !

« La il Allah ! il Allah ! criait le jeune Mabrouki. Nous sommes perdus ! Oui, nous sommes perdus ! »

» Au bout de deux milles de cette course folle, nous croisions la baie où nous avions eu l'espoir de camper. Mais le flot se rit des

efforts que nous fîmes pour l'atteindre ; il semblait résolu à nous faire boire jusqu'à la lie l'amertume de la mort.

» Tout à coup, un bruit sourd, pareil à celui d'un tremblement de terre, me fit regarder en bas : le fleuve se gonflait comme si un volcan en eût soulevé les eaux. La barque monta au sommet du tertre liquide ; devinant alors ce qui allait avoir lieu, je m'écriai : Nagez, enfants, sauvez votre vie.

» Des coups de rames frénétiques nous firent descendre le monticule et avant qu'il eût fait place au tourbillon habituel, avant qu'il se fût affaissé, nous étions emportés vers la crique où tombe le Nkennké, en aval des rapides du *Lady-Alice...* »

— [Vingt fois des scènes semblables se déroulent dans le récit de Stanley, avec le détail d'accidents de toutes sortes, de souffrances causées par les fatigues, les maladies, la dysenterie, les ulcères, les angoisses de la faim, les pluies diluviennes, enfin la nécessité de reconstruire des canots pour remplacer ceux que l'on perdait dans cette lutte de géants.] —

**Mort de Frank Pocock.** — [Le fatal 3 juin, suffisamment reposée par une halte de sept jours, la troupe se préparait à quitter Mohoua pour aller camper à Zingga, en amont de la grande cataracte. Les canots devaient être descendus lentement et avec toutes les précautions qu'exigeaient les circonstances. La journée fut fertile en accidents, mais le plus triste fut la mort de *Frank Pocock*, le fidèle compagnon de Stanley, le seul blanc qui l'accompagnait. Frank, malade et couvert d'ulcères, mais toujours entreprenant, trop hardi cette fois, voulut, malgré les ordres de son chef, diriger un canot pour descendre la grande chute. Ce fut sa perte. Stanley ne fut pas témoin du terrible accident ; il lui fut raconté par les compagnons du malheureux jeune homme Anglais, qu'ils appelaient affectueusement « *le petit maître.* »] —

« ... Le canot de Frank fut saisi par le courant impétueux et lui-même réveillé de son illusion par le tonnerre croissant des eaux, s'était levé. Le péril, maintenant, lui apparaissait, mais il était trop tard ! Ils avaient gagné la chute et plongèrent au milieu des vagues écumantes. Les eaux furieuses bondirent, sautèrent dans leur barque, les firent tourner comme sur un pivot ; et sautant, et pirouettant, ils se virent entraînés vers le gouffre béant au-dessous d'eux. Le moment d'angoisse, de regret et de terreur était venu.

« Accrochez-vous au canot, prenez le câble, tenez ferme ! » leur

criait Frank en déchirant sa chemise pour nager plus librement. Avant qu'il l'eut arrachée, le canot était saisi par l'abîme qui se refermait sur lui. Quand le vide fut comble, une masse d'eau, vomie par le gouffre, rejeta au grand jour le bateau auquel se cramponnaient des hommes suffoqués.

» Après avoir dérivé quelques instants et repris leurs sens, ils se comptèrent, ne se trouvèrent plus que huit et, dans le nombre, il n'y avait pas de figure blanche !

» Tout à coup, près d'eux, avait surgi une nouvelle masse d'eau soutenant une forme humaine — celle du « petit maître » — et il en était sorti un long gémissement. Oubliant le tourbillon qui venait de le saisir, la mort à laquelle il venait d'échapper, Oulédi s'était élancé, les bras tendus vers ce corps flottant ; mais avant qu'il eût pu l'atteindre, il avait été ressaisi par le gouffre.

» Une seconde après, l'abîme le rejeta. Épuisé, défaillant, Oulédi regagna la rive. Mais Frank ne reparut pas...

» Mon brave, mon honnête, mon fidèle Frank ! Devais-je le perdre ainsi ! Mon pauvre ami, après tant d'épreuves ! Ah ! Oulédi, si tu l'avais sauvé, j'aurais fait de toi un homme riche. — Notre destinée est entre les mains de Dieu, répondit le patron d'une voix faible et brisée.

» La triste nouvelle se répandit rapidement dans le Zinnga, le Mbéla et le Mohoua. « Le frère de Mounndilé s'est perdu à Massassa, » s'écriaient les indigènes ; et poussés par une affectueuse sympathie, ils descendirent en foule pour savoir comment le malheur était arrivé. L'excellent Ndala vint accompagné de ses femmes et, avec une véritable délicatesse de sentiment, ne permit pas aux naturels de se presser autour de moi.

» L'idée que ce malheur imprévu était l'œuvre du fétiche des Massassa, devait naturellement venir à ces hommes superstitieux et terrifiés ; mais je leur dis, en quelques mots, que je ne rendais personne responsable de ce fait.

« Dites-moi, Mounndilé, demanda tout à coup Ndala, où est allé votre frère ? — Dans son pays. — Ne le reverrez-vous pas ? — Si. — Où donc ? — Là-haut, j'espère. — Oui, nous avons entendu dire que les hommes blancs, qui sont au bord de la mer, viennent d'en haut. Si vous le revoyez, dites-lui que Ndala a beaucoup de chagrin et qu'il éprouve une grande colère contre Massassa qui vous l'a pris. Nous avons su, par les Mohoua, que c'était un homme doux et bon ; tout le Zinnga se lamentera à l'occasion de sa mort. »

» C'est ainsi qu'à leur manière ils m'exprimaient une sympathie réelle, dont la forme primitive n'en était que plus touchante.

**Désespoir.** — « L'effet que cette mort produisit sur nos Vouangouana fut bien différent. Elle les plongea dans un état de stupeur qui paralysa toutes leurs facultés, fit taire en eux le sentiment et l'énergie. A partir de ce jour, ils commencèrent à se désintéresser de toute chose, de leurs camarades et d'eux-mêmes. En regardant la tente, désormais vide, et mes compagnons abattus, je me sentis envahir par une inexprimable douleur. Tout le passé me revint à la mémoire. Je me rappelais les inestimables qualités de celui qui n'était plus, son extrême douceur, sa patience, son adresse à toute chose, sa gaieté, son dévouement, sa vive affection. Je pensais au plaisir que me donnait sa société, aux services qu'il n'avait cessé de me rendre, à ses sentiments religieux, à sa foi dans notre succès, foi ardente et joyeuse qui relevait mon courage et me rendait l'espoir. Chacun de ces souvenirs augmentait mon chagrin ; mon cœur se brisait quand je songeais qu'après avoir fait preuve de tant d'admirables qualités, il avait dû quitter la vie si brusquement et sans récompense.

» Ah ! si, délivré de toute charge, j'avais été sûr que mes noirs compagnons pussent rejoindre leur pays, j'aurais ce jour-là terminé la lutte. M'écriant : « Heureux ceux qui meurent jeunes ! » j'aurais pris mon bateau et serais tombé tranquillement des cataractes dans l'éternité...

— [Dès ce jour, le récit devient de plus en plus attristant. L'Expédition, réduite de moitié par les maladies, la faim, les fatigues, se voit fréquemment aux prises avec la mort. Cependant les cataractes étaient franchies. On approchait de Boma, et l'on avait rencontré des indigènes connaissant les blancs de la côte. Le 31 juillet, Stanley abandonne le cours du fleuve et son cher canot pour voyager par terre.]

« Au coucher du soleil, le *Lady-Alice*, ce brave bateau qui avait traversé l'Afrique dans toute sa largeur, fut porté au sommet de rochers situés à cent yards environ au nord de la cataracte. Il y avait trois ans que Messenger, de Teddington, l'avait construit ; deux ans qu'à la date où nous étions, il côtoyait les falaises de l'Ouzongora, sur le lac Victoria. Un an plus tard, il faisait les derniers vingt milles de circumnavigation du Tanganika, et, le 31 juillet 1877, après un voyage de sept mille milles (plus de 11000

kilomètres) il était abandonné au-dessus de la cataracte d'Issanghila pour y tomber en poussière...

» Triste chose à voir que cette pauvre bande exténuée et souffrante, qui le 1<sup>er</sup> août, traversait la terrasse rocheuse d'Issanghila, montait la pente herbue et gravissait le flanc du plateau ! Près de quarante noms sur la liste des malades : dyssenterie, ulcères, scorbut, et le nombre des atteints de cette dernière affection allait croissant. Néanmoins, je souriais avec orgueil en entendant tous ces braves cœurs répondre gaiement à mes paroles encourageantes. Quelques-uns cependant ne voulaient pas admettre que, dans cinq ou six jours, nous verrions des Européens. Ils refusaient de se montrer si crédules, mais en même temps, ils reconnaissaient que le « maître » avait bien raison d'encourager son monde par la promesse de secours peu éloignés...

**La délivrance.** — Le 4 août, « après mon dîner, composé de trois bananes frites, vingt arachides grillées, une tasse d'eau boueuse, mon régime habituel déjà depuis longtemps, je préparai ma lampe faite d'une mèche de charpie trempant dans un peu de beurre de palme, et j'écrivis la lettre suivante :

*« A n'importe quel gentleman anglais résidant à Embomma.*

*» Village de Nsannda, 4 août 1877.*

» Cher Monsieur. J'arrive de Zanzibar avec cent quinze personnes, hommes, femmes et enfants. Nous mourons de faim. Les indigènes refusent avec mépris nos étoffes, nos perles, notre fil métallique. Ici, on ne peut acheter des provisions que les jours de marché et nous ne pouvons attendre.

» C'est pourquoi je prends la liberté de vous envoyer cette lettre pour implorer votre assistance. Elle vous sera portée par trois de mes hommes, natifs de Zanzibar, et par un jeune garçon, nommé Robert Férouzi, élève de la Mission anglaise de Zanzibar.

» Je ne vous connais pas, mais j'apprends qu'il y a un Anglais à Embomma, et, en votre qualité de chrétien et de gentleman vous ne repousserez pas ma requête, j'ose l'espérer. Robert vous expliquera notre situation plus complètement que je ne puis le faire dans cette lettre...

Nous sommes dans la plus grande détresse ; mais si votre secours nous arrive à temps voulu, il me sera possible d'être à Embomma dans quatre jours. J'ai besoin de trois cents pièces de



cotonnade pour habiller mes hommes et surtout du riz ou du grain pour les nourrir, car la mort fait des ravages. Je réponds de toute la dépense....

» Jusque-là, veuillez me croire, votre tout dévoué,

» H. M. STANLEY,

» *Commandant de l'Expédition anglo-américaine pour l'exploration de l'Afrique.*

» P. S. Comme il est possible que vous ne connaissiez pas mon nom, j'ajoute que c'est moi qui ai trouvé Livingstone en 1871.»

— [Le secours ne se fit pas attendre et arriva abondant deux jours après, avec une lettre signée A. Da Mottra, Veiga et J. W. Harrisson, agents de la maison anglaise Hatton et Cookson. Stanley y répondit par la suivante :] —

« Gentlemen, j'ai reçu votre lettre ainsi que les objets envoyés. Bien que je sois étranger, je sens qu'une grande amitié nous unira. Toute ma vie j'entretiendrai les sentiments de gratitude que j'ai éprouvés en recevant votre envoi et en entendant mes gens, si fidèles et si braves, s'écrier : « Maître, nous sommes sauvés !... Voilà des provisions qui arrivent ! » Tous, hommes, femmes et enfants, ont redressé leurs pauvres corps exténués et ont improvisé un chant vigoureux en l'honneur des blancs des bords de la grande mer salée (l'Atlantique) qui avaient écouté leur prière. J'ai dû me précipiter dans ma tente pour cacher les larmes que je n'aurais pu retenir, malgré tous mes efforts.

» Que la bénédiction de Dieu vous suive, en quelque endroit que vous alliez. Telle est, gentlemen, l'ardente prière de votre bien dévoué,

» HENRI M. STANLEY. »

— [Quelques jours après, le 10, la caravane arrive à Boma, où elle est choyée par une dizaine de résidents blancs, Anglais, Hollandais, Portugais ; puis, après un séjour de deux jours, elle s'embarque sur un steamer anglais. Le 12, on arrive à l'Océan.] —

**L'Océan.** — » Quelques heures plus tard, nous franchissions le large portail que nous ouvrait l'Océan, bleu domaine de la civilisation !

» Jetant un dernier regard à l'énorme fleuve sur lequel nous avions tant souffert, je le vis s'approcher, humble et soumis, du seuil de l'immensité liquide, simple goutte d'eau malgré sa puis-

sance et sa fureur, en comparaison de cet incommensurable volume et de cette étendue sans bornes.

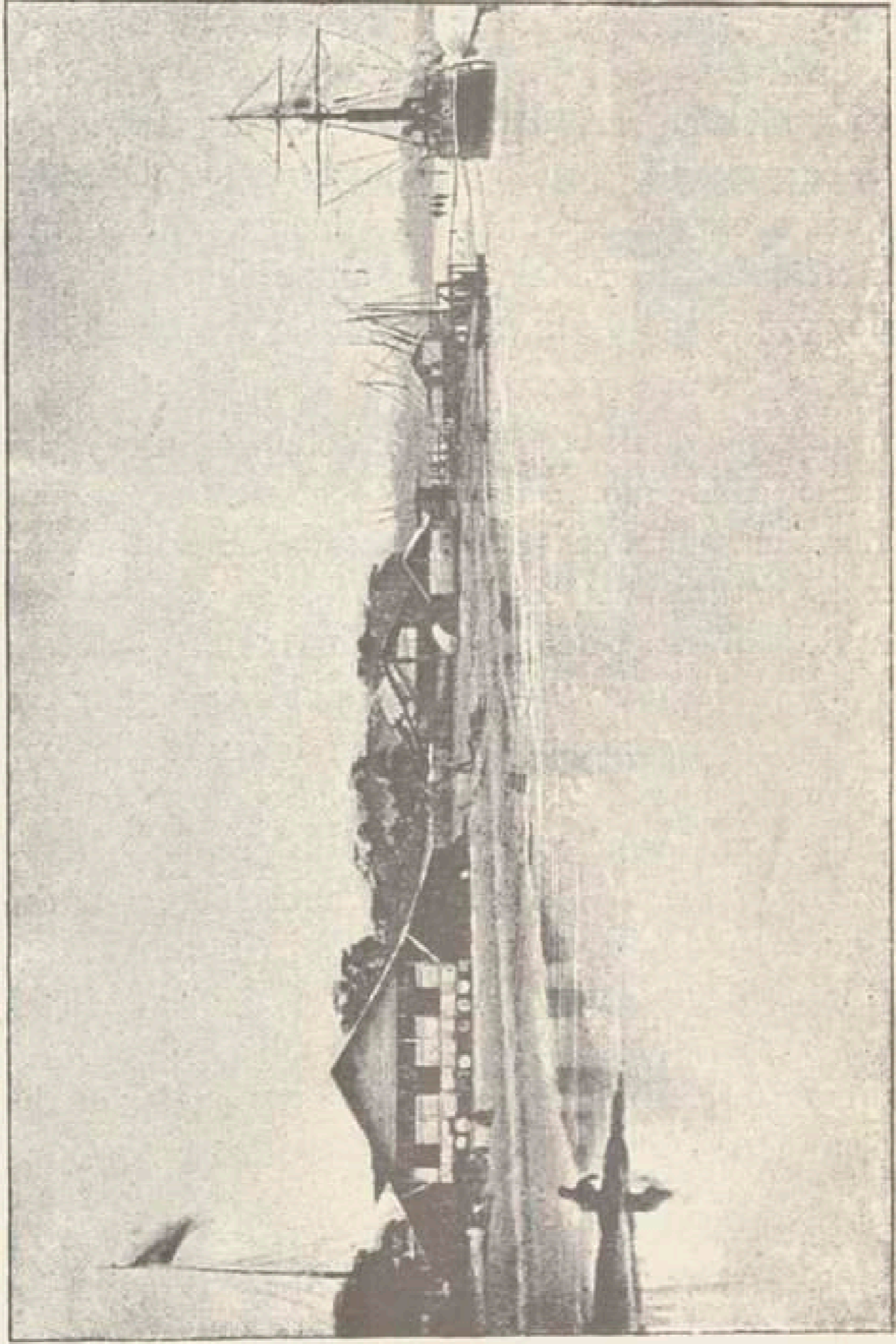
» Et mon cœur débordait de la plus ardente gratitude pour Celui dont la protection nous avait permis de traverser le Continent mystérieux d'une rive à l'autre, et de suivre le plus grand de ses fleuves jusqu'à sa dernière limite. »

— [La caravane, composée de 114 personnes, fut déposée à Kabininda, d'où après huit jours elle fut conduite à St Paul de Loanda, puis reprise à bord d'un vaisseau anglais qui la rapatria gratuitement à Zanzibar. Stanley voulut accompagner ses braves jusque là. Enfin, après avoir accordé un salaire bien mérité à chacun de ses hommes, même aux treize femmes et aux enfants qui les avaient suivis, Stanley prit congé d'eux, car il allait s'embarquer pour Aden et l'Europe.] —

» Moment à la fois doux et triste que celui de notre séparation. Quelle longue et solide amitié se brisait ici ! A travers quelles vicissitudes m'avaient suivi ces braves compagnons ! quelle noble fidélité chez ces natures incultes !

» Pendant des années et des années, dans maintes demeures de Zanzibar, on redira la grande histoire de notre voyage et ceux qui l'ont fait seront regardés comme des héros par leur cercle de parents et d'amis. Pour moi aussi, ces pauvres enfants de l'Afrique, ignorants et incultes, sont des héros. Depuis notre premier combat dans le sauvage Itourou, jusqu'à leur entrée chancelante à Embomma, ils ont toujours répondu à mon appel, comme des vétérans. Jamais ils ne m'ont fait défaut à l'heure du péril ; et si l'Expédition a été couronnée de succès, si les trois grands problèmes géographiques du Continent mystérieux ont été résolus, c'est avec l'aide de leurs bras et de leurs cœurs fidèles. »

LAUS DEO !



*Vue du port de Banana, à l'embouchure du Congo.*  
(Nota. — La Gravure placée par erreur à la page 13, est la vue de Boma).

## CHAPITRE V.

### ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE

CONFÉRENCE DE BRUXELLES, 1876.

**I. Invitation à la conférence de Bruxelles.** — On sait que le roi Léopold II a toujours porté le plus vif intérêt aux questions géographiques, et l'on se rappelle qu'il fit, étant encore duc de Brabant, vers 1864, un long voyage autour du monde.

Il n'est donc pas étonnant qu'ayant ainsi appris à connaître les hommes et les choses des pays étrangers, le duc de Brabant, devenu roi des Belges, ait suivi d'un œil attentif les explorateurs qui se lançaient en Afrique particulièrement, à la recherche de l'inconnu, ainsi que les philanthropes qui, comme Livingstone et les missionnaires catholiques, se dévouaient à l'amélioration du sort des peuplades noires.

Aussi bien, vers le milieu de l'année 1876, désirant y contribuer dans la mesure des moyens que lui donnaient sa fortune, la générosité de son cœur et sa haute position sociale, Sa Majesté adressait-elle à plusieurs personnages éminents belges et étrangers une invitation à une « Conférence géographique » dont elle déterminait le but dans les termes suivants :

« Dans presque tous les pays, » disait le Roi, « on prend un vif intérêt aux découvertes géographiques récemment faites dans l'Afrique centrale.

» Plusieurs expéditions, alimentées par des souscriptions particulières, qui prouvent le désir qu'on a d'arriver à un résultat important, se sont faites et se font encore en Afrique. Des Anglais, des Américains, des Allemands, des Italiens et des Français ont pris, à des degrés divers, part à ce généreux mouvement. Ces expéditions répondent à une idée éminemment civilisatrice et chrétienne : *abolir l'esclavage en Afrique*, percer les ténèbres qui enveloppent encore cette partie du monde, en reconnaître les ressources qui paraissent immenses, en un mot, *y verser les trésors de la civilisation*, tel est le but de cette croisade moderne. Jusqu'ici les efforts que l'on a tentés ont été faits sans accord ; aussi le sentiment se produit-il aujourd'hui, surtout en Angleterre, que ceux qui poursuivent un but commun en confèrent pour régler leur marche, pour poser quelques jalons, délimiter les régions à explorer, afin qu'aucune entreprise ne fasse double emploi.

» J'ai constaté récemment, en Angleterre, que les principaux membres de la Société de géographie de Londres sont très disposés à se rencontrer à Bruxelles avec les présidents des grandes sociétés de géographie du continent, et les personnes qui se sont, par leurs voyages, leurs études, leurs goûts philanthropiques et leur esprit de charité, le plus identifiées avec les tentatives d'introduire la civilisation en Afrique. Cette réunion donnerait lieu à une sorte de conférence, dont l'objet serait de discuter en commun la situation actuelle de l'Afrique, de constater les résultats atteints, de préciser ceux qui restent à atteindre....»

**II. Réunion de la Conférence.** — L'assemblée, qui se réunit le 12 septembre 1876, au palais de Bruxelles fut brillante : présidée par le Roi, elle renfermait dans son sein un grand nombre d'illustrations politiques, de savants géographes, de célèbres voyageurs, parmi lesquels nous citerons :

Pour l'Allemagne, MM. le baron de Richthofen, président de la Société de géographie de Berlin ; Nachtigal, Schweinfurth et Rohlf, voyageurs célèbres ;

Pour l'Autriche-Hongrie, le comte Zichy et M. de Hochstetter, président de la Société de géographie de Vienne ;

Pour l'Angleterre, sir Bartle Frère, ancien gouverneur du Cap, sir Rutherford Alcock, président de la Société de géographie de Londres, le major-général sir Henri Rawlinson, le contre-amiral sir Léopold Heatly, le commandant Verney Lowett Cameron, explorateur ;



*Mussirongo, type de nègre du Bas-Congo.*

Pour la France, l'amiral la Roncière le Noury, Ferdinand de Lesseps, promoteur du percement des isthmes de Suez et de Panama, Maunoir, secrétaire de la Société de géographie de Paris ;

Pour l'Italie, le commandant Negri ;

Pour la Russie, M. de Semenow.

Les six grandes puissances de l'Europe s'étaient donc fait représenter.

La Belgique l'était par MM. le baron Lambermont, Banning, Em. de Borchgrave, Couvreur, le comte Goblet d'Alviella, E. de Laveleye, Sainctelette, Smolders, Van Biervliet, Van den Bosche et Van Volxem.

En ouvrant la conférence, le Roi prononça le discours suivant que nous reproduisons en entier, parce qu'il expose parfaitement le caractère de l'œuvre africaine :

« Messieurs.

» Le sujet qui nous réunit aujourd'hui est de ceux qui méritent au premier chef d'occuper les amis de l'humanité. Ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'ait point encore pénétré, percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières, c'est, si j'ose le dire, une croisade digne de ce siècle de progrès ; et je suis heureux de constater combien le sentiment public est favorable à son accomplissement ; le courant est avec nous.

» Messieurs, parmi ceux qui ont le plus étudié l'Afrique, bon nombre ont été amenés à penser qu'il y aurait avantage pour le but commun qu'ils poursuivent à ce que l'on pût se réunir et conférer en vue de régler la marche, de combiner les efforts, de tirer parti de toutes les ressources, d'éviter les doubles emplois.

» Il m'a paru que *la Belgique, Etat central et neutre, serait un terrain bien choisi* pour une semblable réunion, et c'est ce qui m'a enhardi à vous appeler tous, ici, chez moi, dans la petite conférence que j'ai la grande satisfaction d'ouvrir aujourd'hui. Ai-je besoin de dire qu'en vous conviant à Bruxelles, je n'ai pas été guidé par des vues égoïstes. Non, messieurs ; si la Belgique est petite, elle est heureuse et satisfaite de son sort ; je n'ai d'autre ambition que de la bien servir. Mais je n'irai pas jusqu'à affirmer que je serais insensible à l'honneur qui résulterait pour mon pays de ce qu'un progrès important dans une question qui marquera dans notre époque, fut daté de Bruxelles. *Je serais*

*heureux que Bruxelles devînt en quelque sorte le quartier-général de ce mouvement civilisateur.*

» Je me suis donc laissé aller à croire qu'il pourrait entrer dans vos convenances de venir discuter et préciser en commun, avec l'autorité qui vous appartient, les voies à suivre, les moyens à employer pour planter définitivement l'étendard de la civilisation sur le sol de l'Afrique centrale ; de convenir ce qu'il y aurait à faire pour intéresser le public à votre noble entreprise et pour l'amener à y apporter son obole.

» Mon vœu est de servir comme vous l'indiquerez la grande cause pour laquelle vous avez déjà tant fait. Je me mets à votre disposition dans ce but, et je vous souhaite cordialement la bienvenue. »

Après trois jours d'études et de discussions, voici le texte des résolutions et déclarations que vota la conférence avant de se séparer :

**Déclaration au sujet des stations.** — « Pour atteindre le but de la Conférence internationale de Bruxelles, c'est-à-dire : explorer scientifiquement les parties inconnues de l'Afrique, faciliter l'ouverture des voies qui fassent pénétrer la civilisation dans l'intérieur du continent africain, rechercher des moyens pour la *suppression de la traite des nègres* en Afrique, il faut :

1° Organiser, sur un plan international commun, l'exploration des parties inconnues de l'Afrique, en limitant *les régions à explorer*, à l'orient et à l'occident, par les deux océans (Indien et Atlantique), au midi par le bassin du Zambèse, au nord par les frontières du nouveau territoire égyptien et le Soudan indépendant. Le moyen le mieux approprié à cette exploration sera l'emploi d'un nombre suffisant de voyageurs isolés, partant de diverses bases d'opérations ;

2° Etablir, comme bases de ces opérations, un certain nombre de *stations scientifiques et hospitalières*, tant sur les côtes de l'Afrique que dans l'intérieur du continent, par exemple, à Bagamoyo et à Loanda, ainsi qu'à Oudjidji,



Nyangoué et autres points déjà connus, qu'il faudrait relier par des stations intermédiaires. »

On décida ensuite la formation d'une *Commission internationale* et de *Comités nationaux*.

La première, faisant fonction de comité exécutif, fut formée du ROI DES BELGES, *président* ; de MM. le docteur Nachtigal, de Quatrefages et Sanfort (remplaçant sir Bartle Frère) *membres* ; M. le colonel Strauch, *secrétaire-général* ; M. Galezot, *trésorier*.

Quant aux *Comités nationaux* (belge, allemand, français et autres), qui devaient se tenir en rapport avec le Comité central, on leur laissait le choix des moyens d'organisation selon les circonstances de chaque pays.

Telle fut l'origine, en 1876, de l'**Association internationale Africaine**, dont l'existence devait durer jusqu'à la création de l'Etat libre du Congo en 1885.

**III. Le comité belge.** — Grâce à l'impulsion donnée par le Roi, le Comité belge fut naturellement le premier organisé.

Nous reproduisons ici en partie un troisième discours que prononça le Roi dans la séance d'installation de ce Comité, le 6 novembre 1876. On y voit particulièrement l'intérêt que S. M. portait à l'abolition de la traite des noirs.

« Messieurs.

» L'esclavage qui se maintient encore sur une notable partie du continent africain, constitue une plaie que tous les amis de la civilisation doivent désirer voir disparaître.

» Les horreurs de cet état de choses, les milliers de victimes que la traite des noirs fait massacrer chaque année, le nombre plus grand encore des êtres parfaitement innocents qui, brutalement réduits en captivité, sont condamnés en masse à des travaux forcés à perpétuité, ont vivement ému tous ceux qui ont quelque peu approfondi l'étude de cette déplorable situation et ils ont conçu la pensée de se réunir, de s'entendre, en un mot, de fonder une association

internationale pour mettre un terme à ce trafic odieux, qui fait rougir notre époque, et pour déchirer le voile qui pèse encore sur cette Afrique centrale. Les découvertes, dues à de hardis explorateurs, permettent de dire dès aujourd'hui, qu'elle est une des contrées les plus belles et les plus riches que Dieu a créées.

» La Conférence a voulu, pour se mettre de plus près en rapport avec le public, dont la sympathie fera notre force, fonder, dans chaque Etat, des comités nationaux. Ces comités, après avoir chacun désigné deux membres pour faire partie du Comité international, populariseront, dans leurs pays respectifs, le programme adopté.

» L'œuvre a recueilli déjà en France et en Belgique des souscriptions importantes qui constituent pour nous une dette de reconnaissance vis-à-vis de leurs auteurs. Ces actes de charité, si honorables pour ceux qui les ont accomplis, stimulent notre zèle dans la mission que nous avons entreprise. Notre tâche doit être de toucher le cœur des masses et, en croissant en nombre, de grouper nos adhérents dans une union fraternelle et peu onéreuse pour chacun, mais puissante et féconde par l'accumulation des efforts individuels et de leurs résultats.

» L'Association internationale ne prétend pas résumer en elle tout le bien que l'on peut, que l'on doit faire en Afrique. Elle doit, dans les commencements surtout, s'interdire un programme trop étendu. Soutenus par la sympathie publique, nous avons la conviction que si nous parvenons à ouvrir des routes, à établir des stations, servant de points d'appui aux voyageurs, nous aiderons puissamment à l'évangélisation des noirs et à l'introduction, parmi eux, du commerce et de l'industrie.

» Nous affirmons hardiment que tous ceux qui veulent l'affranchissement de la race noire, sont intéressés à notre succès.

» Le Comité belge, émanant du Comité international et son représentant en Belgique, s'efforcera de procurer à l'œuvre le plus d'adhérents possible. Il aidera mes compatriotes à prouver une fois de plus que la Belgique est non-

seulement une terre hospitalière, mais qu'elle est aussi une nation généreuse où la cause de l'humanité trouve autant de défenseurs qu'on y trouve de citoyens.

» Je remplis un bien agréable devoir en remerciant cette assemblée et en la félicitant chaleureusement de s'être imposé une tâche dont l'accomplissement *vaudra à notre patrie une belle page de plus dans les annales de la charité et du progrès.* »

**IV. Expéditions belges dans l'Afrique orientale (1877-1884).** L'attente du roi ne fut pas vaine. De toutes parts en Belgique, on dressa des listes de souscription, dont la somme s'éleva bientôt à un demi-million.

Grâces à ces ressources, le Comité belge était le premier en mesure de mettre la main à l'œuvre, en organisant successivement cinq expéditions qui partirent pour Zanzibar.

Voici à ce sujet quelques détails intéressants :

**1° L'expédition Crespel-Cambier.** — Composée du capitaine Crespel, commandant, du lieutenant Cambier, de MM. Maes, docteur en sciences naturelles, et Marno, voyageur autrichien, la première expédition quitta Bruxelles le 15 octobre 1877.

De cruels revers l'atteignirent à ses débuts : son chef succomba presque en arrivant à Zanzibar, et le docteur Maes mourut d'une insolation. Demeuré seul avec M. Marno, qui lui même dut bientôt rebrousser chemin, le lieutenant *Cambier* aborda néanmoins sa tâche avec énergie. Des deux agents qui lui furent envoyés pour remplir les vides, le lieutenant Wautier tomba à Hékoundou, le docteur Dutrieux ne dépassa pas Tabora.

Mais les épreuves, en ralentissant la marche de Cambier, ne purent l'interrompre. Seul des six membres de l'expédition, il atteignit les rives du lac Tanganika et remplit sa mission en fondant la station de Karéma, dont il jeta les premiers fondements au mois d'août 1879.

**2° Expédition Popelin.** — Pendant ce temps, une deuxième expédition était organisée pour aller à son aide.

Trois Belges la composaient : le capitaine Popelin, commandant, le docteur Van den Heuvel et le lieutenant Dutilis. Ce dernier ne fit que toucher la côte de Zanzibar et revint en Europe. L'expédition quitta Zanzibar le 15 août 1879. Le docteur Van den Heuvel s'arrêta à Tabora où il créa un dépôt de l'Association. Le capitaine Popelin arriva à Karéma, le 14 décembre 1879, en même temps que la caravane des éléphants dont nous parlons plus loin. Des deux nouveaux agents qui, entretemps, furent envoyés en Afrique, pour renforcer le personnel européen sur les bords du lac, M. Burdo fut forcé d'abandonner la partie dans l'Ouganda ; M. Roger, seul, parvint au but, sain et sauf, et remplaça le capitaine Popelin, qui mourut bientôt après.



*Capitaine Crespel, chef de la 1<sup>re</sup> expédition.      Capitaine Storms, chef de la 4<sup>e</sup> expédition.*

**3<sup>o</sup> Expédition Ramaeckers.** — Le capitaine Cambier était toujours à Karéma. Ce fut le capitaine Ramaeckers qui fut chargé d'aller le relever. Il lui fut donné pour adjoints les lieutenants Becker et De Leu, et M. Demeuse, de l'Institut cartographique militaire. M. Demeuse dut rebrousser chemin avant d'avoir atteint Mpouapoua, et le lieutenant De Leu mourut à Tabora. MM. Ramaeckers et Becker, seuls, arrivèrent au lac. Et encore, le brave com-

mandant Ramaeckers ne devait pas en revenir : le 25 février 1882, il succombait lui-même à une attaque de fièvre bilieuse.

« Le récit de ces trois premières expéditions ressemble par bien des côtés à un martyrologe. Mais l'histoire des explorations africaines nous apprend que l'Association internationale n'a pas eu, sous ce rapport, de fatal privilège. Les régions nouvelles ne s'ouvrent qu'au prix des plus durs sacrifices, et, comme la foi, la civilisation et la science ont leurs martyrs. (*Wauters*) »

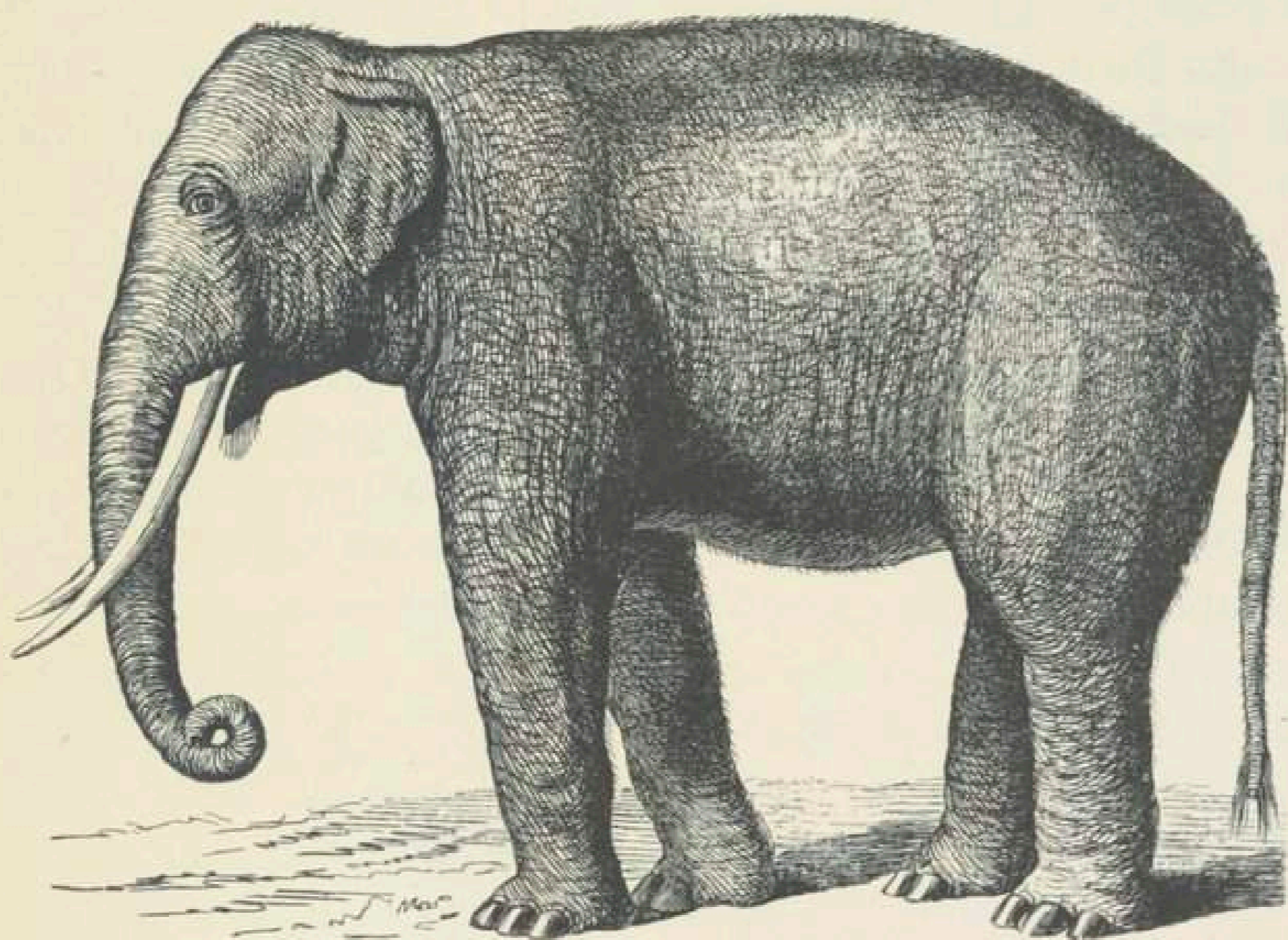
4<sup>o</sup> **Expédition Storms.** — Au moment de la mort du capitaine Ramaeckers, M. Roger, chargé d'une mission, avait regagné la côte ; M. Becker restait donc seul à Karéma. Le lieutenant Storms fut appelé à prendre le commandement d'une expédition de secours qui quitta Bruxelles en avril 1882, et arriva avec rapidité à Karéma, où son chef remplaça, dans le commandement de la station, M. Becker, qui rentra en Belgique.

Depuis lors, M. Storms, rejoint par un nouvel adjoint belge, M. Beine, réussit à fonder sur la rive occidentale, à Mompara ou Mpala, une deuxième station, et à lancer sur le lac le petit steamer *le Cambier*, que l'expédition Ramaeckers avait transporté à Karéma. *Le Cambier* aura eu l'honneur d'être le premier bâtiment à vapeur qui ait navigué sur les eaux du Tanganika.

5<sup>o</sup> **Expédition Becker.** — Cette dernière quitta Bruxelles le 19 octobre 1884. Elle comprenait, outre le lieutenant Becker, le même qui avait déjà commandé à Karéma, trois adjoints : le lieutenant Durutte, les sous-lieutenants Dubois et Dhanis. Elle devait se diriger sur Karéma, relever le capitaine Storms, traverser le Tanganika et atteindre le haut Congo vers Nyangoué. Mais les événements de 1885 (Conférence de Berlin) ont fait annuler ces projets.

**Caravane d'éléphants.** — Indépendamment de ces expéditions, le Roi des Belges avait voulu tenter, à ses seuls

frais, une nouvelle expérience. Comme le mode de transports à dos d'hommes présente de grandes difficultés et des lenteurs, il fit venir des Indes quatre éléphants qui furent expédiés à Zanzibar et mis sous la conduite de deux Anglais, MM. Carter et Cadenhead. On arriva assez promptement à Tabora, en octobre 1879, mais là deux éléphants moururent ; puis un troisième périt en route sept mois plus tard, et le quatrième en arrivant à Karéma. Carter et Cadenhead eux-mêmes périrent victimes d'une trahison de leur escorte (1880).



*L'éléphant d'Asie, dont l'emploi a été essayé dans l'Afrique orientale*

Toutes ces expéditions dans l'Afrique orientale avaient été conduites par des Belges (sauf la caravane des éléphants) et organisées au moyen de fonds presque uniquement fournis par la Belgique. Elles ne devaient cependant pas profiter beaucoup au Roi Léopold, car, comme nous le verrons, toutes les stations belges furent abandonnées, et tout le territoire de l'Afrique orientale devait devenir plus tard, *possession allemande* (1886).

Ici se terminent donc les détails que nous avons à rapporter au sujet des travaux des Belges sur la côte orientale.

De leur côté, quelques comités nationaux étrangers avaient créé des stations sur la route de Zanzibar au Tanganika: deux stations allemandes à Mpouapoua et à Kakoma, une station française à Condoa, une station mixte à Tabora; tandis que les Anglais continuaient leurs explorations dans toute la région des grands lacs, particulièrement du Tanganika.

Toutefois, bientôt se manifestèrent les tendances particulièrement nationales et quelque peu égoïstes, qui amenèrent peu à peu la dissociation et la désunion.

Le roi des Belges dut s'en apercevoir assez tôt, et sentir la nécessité de restreindre son action personnelle à une région plus limitée. Aussi, lorsque sur la fin de 1877, Stanley fut venu révéler au monde étonné l'existence de la grande artère fluviale du « Livingstone », le Roi le fit venir à Bruxelles et jeta avec lui les bases du COMITÉ D'ÉTUDES DU HAUT-CONGO (1878), qui devait bientôt après se transformer en ASSOCIATION INTERNATIONALE DU CONGO, et dont nous exposerons les travaux dans les chapitres suivants.

---

## CHAPITRE VI.

### LE COMITÉ D'ÉTUDES DU HAUT-CONGO.

#### TRAVAUX DE STANLEY.

**I. Sa fondation en 1878. — Son but** (1). — Pendant que l'Association africaine faisait dans l'*Afrique orientale* les diverses tentatives que nous avons rapportées plus haut, il naissait à côté d'elle une entreprise distincte qui, sous la même latitude, allait assumer une tâche analogue sur la *côte occidentale* du continent. La Commission internationale, réunie à Bruxelles, au mois de juin 1877, avait prévu l'envoi éventuel d'une expédition qui, partant de quelque point voisin de Loanda, se dirigerait de l'ouest vers le Tanganika et chercherait à opérer sa jonction avec les voyageurs venant de Zanzibar.

Le *Comité d'études du Haut-Congo* déchargea l'Association de cette mission.

Ce Comité se constitua à Bruxelles, le 25 novembre 1878, au capital d'un million de francs. Des souscripteurs belges et étrangers intervinrent dans l'acte de fondation. Leur but était de s'assurer s'il existait un moyen pratique d'établir une communication régulière entre le bas Congo et le cours supérieur de ce fleuve ; ils voulaient s'enquérir en outre s'il serait possible un jour de nouer des relations commerciales avec les peuples qui habitent le bassin du Haut-Congo et d'y introduire, en échange des produits du sol africain, les objets manufacturés d'Europe. Le Comité

---

(1) Les détails suivants sont en partie extraits d'une brochure publiée en 1882, par « un coopérateur » de l'*Association internationale africaine*.



s'inspirait de vues et poursuivait des desseins essentiellement philanthropiques et scientifiques ; il se chargeait de faire des expériences, des tentatives d'exploration, mais n'entendait pas se livrer à des opérations de commerce. C'est pour cela qu'il adopta le drapeau de l'Association internationale et s'engagea à ériger des stations établies d'après le même type, remplissant la même mission que celles qui allaient se fonder à la côte orientale.

Mais à cette tâche générale et commune, le Comité se proposa d'en joindre une autre qui lui serait spéciale et propre ; l'œuvre philanthropique et scientifique devait se combiner avec une entreprise technique : *la jonction du cours supérieur du Congo à l'océan Atlantique*, dont le sépare, sur une étendue d'environ cent lieues, une longue succession de chutes et de cataractes. C'était la mémorable expédition de Stanley, revenu quelques mois auparavant en Europe, qui avait suggéré cette pensée ; lui-même ne fut pas étranger à la constitution de la société qui allait en poursuivre la réalisation. Ainsi seulement, sa grande découverte deviendrait féconde : le fleuve majestueux dont il avait tracé le cours serait rendu accessible, et l'Afrique équatoriale s'ouvrirait sur toute sa partie centrale par cette puissante artère.

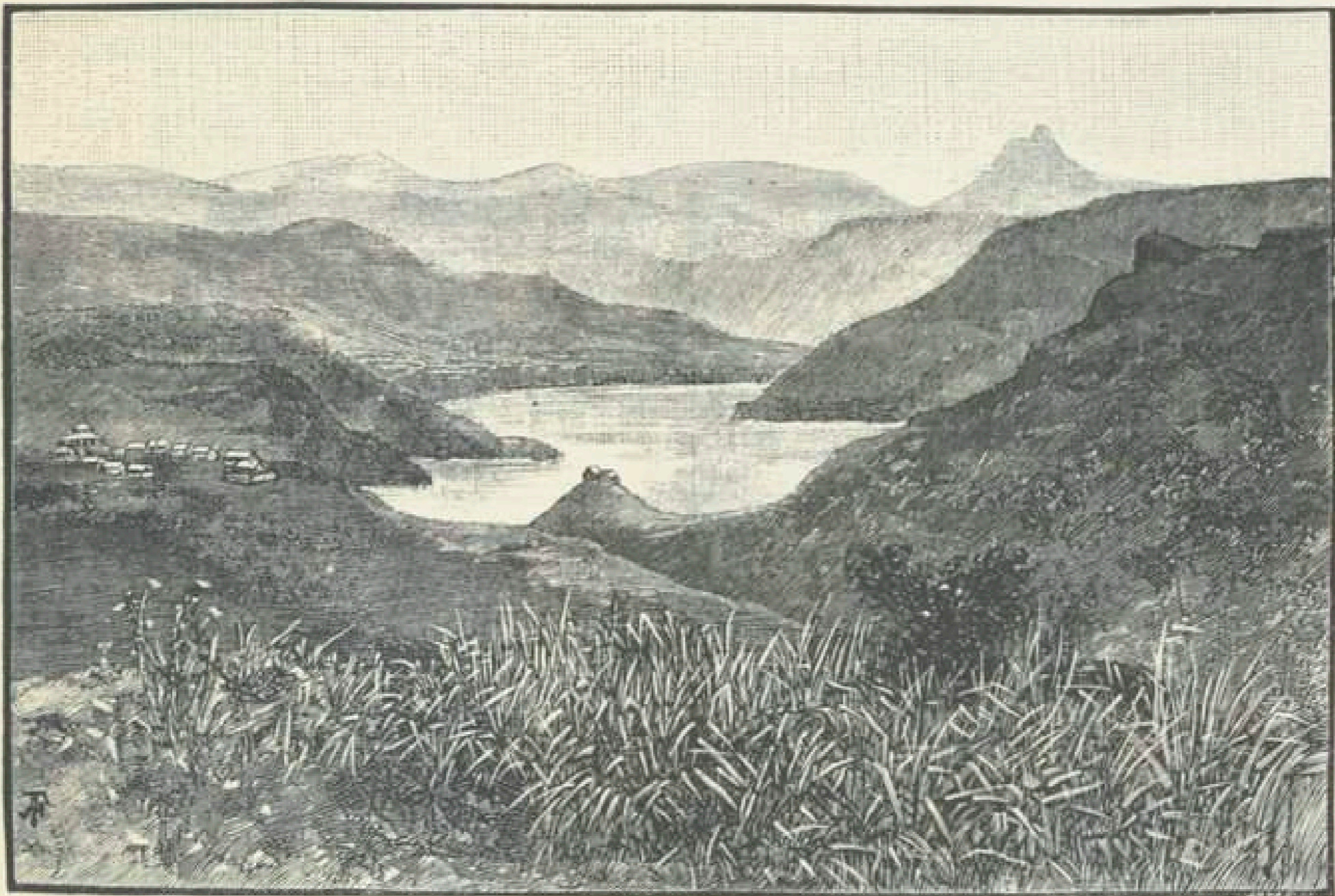
**II. Les premières opérations — Stanley retourne au Bas-Congo (1879-82).** — C'est au début de l'année 1879 que Stanley, à peine remis des épreuves de son mémorable voyage, partit pour l'Afrique. L'œuvre qu'il y allait entreprendre était nouvelle ; elle ne pouvait être confiée dès l'origine à des novices inexpérimentés ou peu sûrs. C'est à Zanzibar, parmi ses anciens compagnons de travaux, qu'il alla recruter les auxiliaires indigènes qui lui étaient indispensables, pendant que les Européens partaient d'Anvers avec le matériel nécessaire.

« Le 14 août 1879, » écrit Stanley, « j'arrivai devant l'embouchure du Congo pour le remonter, avec la mission originale de semer, le long de ses rives, des établissements civilisés, de conquérir pacifiquement le pays, de le jeter

dans un moule nouveau pour le mettre en harmonie avec les idées modernes, et d'y constituer des Etats *libres*, au sein desquels le commerçant européen fraterniserait avec le noir commerçant d'Afrique ; où régneraient la justice, la loi et l'ordre ; d'où seraient bannis à jamais le meurtre, l'anarchie et le cruel trafic des esclaves. »

Tel était le programme à remplir.

L'expédition réunie aux bouches du Congo, se composait alors de trois Américains, trois Anglais, quatre Belges, deux Danois et un Français. Son chef avait de plus sous



*Vivi, fondé par Stanley. Collines du Congo; région des chutes de Vivi à Isanghila.*

ses ordres soixante-huit Zanzibarites, soixante-douze Kabindas, quelques nègres de la côte et cinquante indigènes de Vivi engagés à la journée. Le Congo est navigable jusqu'à la distance de 184 kilomètres de la côte ; c'est sur ce point que Stanley se mit à l'œuvre en fondant la **station de Vivi**. Cet établissement s'élevait dans un site pittoresque, sur une colline baignée par le fleuve, à 11 kilomètres en aval de la grande chute de Yellala, à 16 kilomètres au delà des derniers comptoirs européens.

Les bâtiments de la station présentent l'aspect d'un rectangle dont les côtés mesurent 125 mètres sur 50 ; ils comprennent plusieurs maisons, des logements pour les Zanzibarites, des magasins, des hangars, des ateliers, dominés par un châlet à étage qui sert de demeure au chef.

La station de *Vivi* était fondée le 1<sup>er</sup> février 1880. Stanley entama aussitôt la construction de la route qui devait relier ce point à un second établissement qu'il comptait établir au-dessus de la cataracte d'Isanghila. La distance était de 83 kilomètres, à travers une contrée sauvage, abrupte, profondément bouleversée par des convulsions souterraines. L'expédition, forte alors de cent quarante hommes, ne pouvait ici trouver sa subsistance dans le pays ; elle dut la faire venir à grands frais d'Europe. Campée sous des tentes, elle transportait en même temps avec elle un énorme matériel naval et technique. Ce grand travail d'ingénieur et de mineur absorba onze mois : c'était la première section de la route vers le Stanley-Pool. A son extrémité s'éleva la **station d'Isanghila** au fond d'une crique profonde, sur une colline haute de 50 mètres. Une grande maison d'habitation, un magasin en briques, un jardin clôturé, des logements pour les Noirs, constituent les principaux éléments de cette station.

A partir de ce point, le Congo, bien que toujours hérissé d'obstacles, est relativement navigable sur une étendue de 120 kilomètres. L'expédition reprit la voie fluviale, et, en trente-trois voyages, elle transporta son matériel jusqu'à Manyanga, qu'elle atteignait au mois de mai 1881. De graves difficultés l'y attendaient ; son chef tomba dangereusement malade en même temps que les indigènes se montraient plus hostiles, plus défiants, moins accessibles à l'intelligence du but de l'entreprise. Ce ne fut toutefois qu'un arrêt momentané ; au bout de deux mois, Stanley était rétabli et les négociations conduisaient à la cession amiable d'un terrain sur lequel est établie la **station de Manyanga**. Située à deux kilomètres de la grande cataracte de Ntombo-Mataka, dont le mugissement se perçoit dans un rayon de 10 kilomètres, la station occupe le sommet d'une colline de 80 mètres de hauteur.

C'est à cette époque et en cet endroit que le grand voyageur faillit mourir d'une fièvre bilieuse. Déjà il avait mandé dans sa tente les compagnons de ses travaux et leur avait fait ses adieux : « Dites à votre Roi, ajoutait-il d'une voix faible et entrecoupée, que mes forces m'ont trahi, et que je regrette de n'avoir pu accomplir la mission qu'il m'avait confiée. »

Heureusement qu'une médication énergique, jointe à un tempérament de fer, vainquit la maladie.

Cent cinquante-deux kilomètres séparent Manyanga du Stanley-Pool. Cette section du fleuve est à peu près innavigable ; le sol, sur les deux rives, est d'autre part profondément raviné dans une notable partie du trajet. Ces obstacles, ainsi que tous ceux échelonnés depuis Vivi, ont été surmontés, mais Dieu sait au prix de quels sacrifices !

« Travaux audacieux et gigantesques, quelquefois même surhumains, dit M. Oscar Roger, l'un des collaborateurs, où l'héroïque Stanley dut déployer cette volonté inflexible, cette patience, cette adresse qui sont ses qualités prédominantes ; car il s'agissait d'acheminer, avec une poignée d'hommes, les chariots sur lesquels étaient chargés les steamers et les autres *impedimenta* de tous genres destinés aux stations futures, et cela, à force de bras, par monts et par vaux, à travers les marécages, à travers les torrents qui coulent au fond des vallées, à travers les rivières qu'il passait sans ponts, aux endroits guéables ; ici s'ouvrant, par un labeur effroyable, une passe dans l'épaisse forêt vierge où il fallait couper le sous-bois, les lianes enchevêtrées, les arbres qui gênaient ; là, pour ne point franchir une montagne escarpée sur les deux flancs, et dont l'ascension et la descente eussent demandé de nombreux jours, et usé peut-être les forces de toute l'expédition, construisant dans le roc, au pied de cette montagne, en déblayant souvent au moyen de la mine, une route remarquable, qui côtoie le Congo comme le Congo côtoyait autrefois cette montagne.

» Transports et travaux mémorables, représentant en résumé ce qu'ont dû être en grand, les expéditions fameuses d'Annibal et de Bonaparte franchissant les Alpes !

» Faisons voir par une courte description comment on navigue sur la portion du fleuve interrompue par les rapides.

» Les embarcations à rames côtoient presque toujours les rives où les courants sont généralement moins violents; mais lorsqu'elles arrivent à des endroits où la force du courant ou la violence des rapides fait qu'on ne pourrait les dépasser à force de rames, une partie de l'équipage se jette à l'eau avec un câble dont une extrémité est amarrée au bateau, et gagne la rive à la nage; on attache ce câble à un arbre ou à un rocher et le plus loin possible, afin que le bateau ne soit pas entraîné au large dans le cas où il serait arraché aux mains de l'équipage qui le hale au-dessus du mauvais pas; lorsque l'endroit à franchir est plus étendu que la longueur du câble employé, il faut nécessairement pour le dépasser, répéter la même opération plusieurs fois. Comme l'on ne peut se servir que rarement de la voile sur cette partie du Congo, il en résulte que la navigation y est très lente et extrêmement pénible; elle est beaucoup moins dangereuse cependant à la montée qu'à la descente, parce qu'en ce dernier cas, les embarcations suivant le milieu du courant, passent parmi les rochers et les tourbillons où une catastrophe est toujours à craindre.

» Il faut généralement une huitaine de jours aux embarcations à rames pour se rendre d'Isanghila à Manyanga, tandis qu'elles ne restent qu'un jour et demi pour faire le même trajet en descendant; il va sans dire qu'on ne s'y sert que d'embarcations à fond presque plat, n'ayant par conséquent que très peu de tirant d'eau; les embarcations qui y fonctionnent actuellement sont en acier galvanisé, et divisibles par sections, deux conditions indispensables, car en raison des rudes portages par terre auxquels sont d'abord soumises ces embarcations entre Vivi et Isanghila, il est indispensable qu'elles soient excessivement résistantes et maniables. »

C'est ainsi qu'après deux ans d'héroïques efforts, Stanley avait établi une route suffisante pour le passage des convois et le portage des embarcations. Ce chemin suivait la

rive droite de Vivi par Isanghila et Manyanga, partout où il était nécessaire d'abandonner la navigation du fleuve, et il débouchait sur le Stanley-Pool par la rive droite.

Mais ici commence une difficulté d'un nouveau genre.

Quand Stanley, devançant l'expédition, arriva, au mois de juillet 1881, au lac où commence le Congo navigable, il se trouva en présence d'une situation imprévue. M. de Brazza avait conclu le 3 octobre de l'année précédente (1880), un traité par lequel le chef Makoko (1) cédait, disait-on, à la France la souveraineté de la rive septentrionale du lac. Quelle que fut la portée de cet acte étrange de la part d'un agent international subventionné par le Roi des Belges, bien que la force relativement considérable dont Stanley disposait lui eût permis de briser toute résistance, ce dernier passa sur la rive gauche où l'appelait un chef ami. Une convention solennelle à laquelle participèrent tous les chefs du pays, assura de ce côté l'avenir de l'entreprise.

Quatre mois après l'arrivée du gros de l'expédition aux bords du lac, la *quatrième station* appelée **Léopoldville**, s'élevait à Ntamo et devenait bientôt un centre de culture et de civilisation ; les indigènes y affluent déjà dans l'espoir d'échanger leurs produits. Cet établissement était à peine créé au mois de février 1882, que Stanley remontait encore de 160 kilomètres le cours libre du fleuve et, grâce à d'importantes concessions obtenues des chefs du pays, fondait une *cinquième station* à **Kwamouth**, au confluent du Kwa (Kassai) et du Congo. Cet acte avait une haute portée : il

---

(1) « Les voyageurs français ont fait et font encore erreur en parlant du roi Makoko. Makoko n'est pas un nom, mais un titre. On trouve des makokos un peu partout le long du Congo. M. de Brazza a le sien sur la rive droite et nous avons le nôtre sur la rive méridionale du Pool. On en rencontre plusieurs en amont, vers Bolobo. En général, ce sont les riverains qui portent ce titre et Makoko veut peut-être dire : *le roi de la rivière*. Écrire : *le roi Makoko* est donc commettre un pléonasme : c'est le *Makoko* qu'il faut dire. Ainsi s'explique ce mot inscrit sur les cartes du XVII<sup>e</sup> siècle, et dont, l'imagination aidant, on a fait le nom de famille d'une dynastie aussi puissante que glorieuse ! »

(Mouvement Géographique.)

annonçait l'ouverture de la navigation intérieure et promettait de nouvelles découvertes.

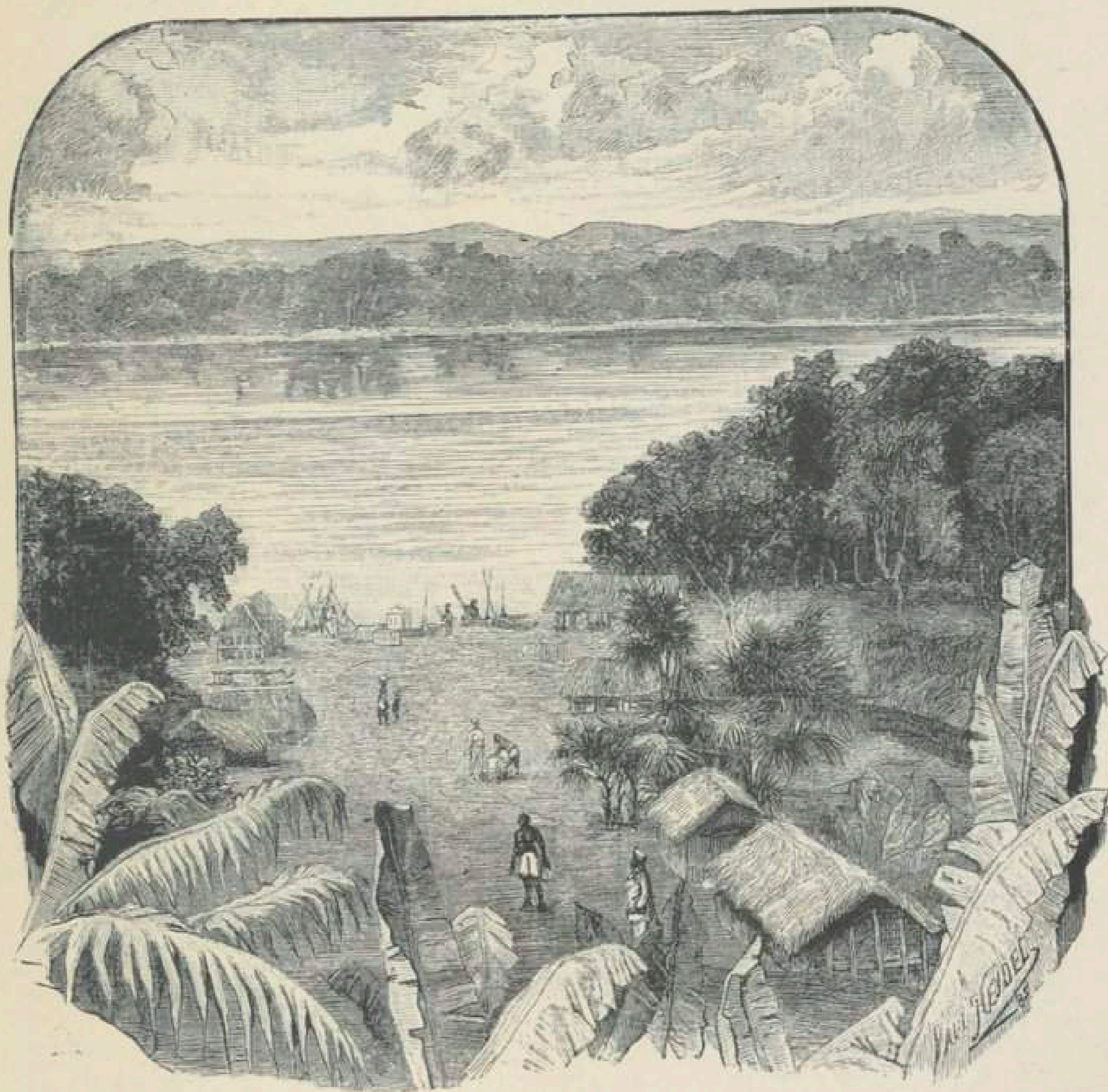
Quelque temps après, il pénétra dans le Kwa, qu'il croyait être le Koango venant du sud et qui fut reconnu plus tard pour être le Kassaï inférieur, puis dans un grand lac dont il fit le tour et auquel il donna le nom de *lac Léopold II*.

Malade, Stanley interrompit ensuite, vers le milieu de 1882, son exploration, et revint en Europe, où il dut sans doute exposer au Roi la difficulté soulevée par M. de Brazza. Puis il revint en toute hâte au Congo qu'il remonta jusqu'aux Stanley-Falls, ainsi que nous le verrons ci-après.

**Neutralité.** — « Les stations fondées par Stanley, comme les tronçons de route qui les unissaient, avaient le même caractère et remplissaient le même office que les stations établies à la côte orientale par l'Association. Elles étaient internationales ; elles arboraient un drapeau neutre et vivaient sous la simple protection du droit des gens. Rien du reste n'est changé depuis la fondation de l'Etat libre. Tout voyageur, quelle que soit sa nationalité, tout missionnaire, quel que soit son culte, tout négociant, quel que soit l'objet de son trafic, peut en réclamer l'assistance et est certain d'y trouver l'hospitalité. C'est une œuvre européenne, conçue dans un but de progrès général. Les actes ont répondu aux principes. Les missionnaires de la Société Baptiste de Londres, comme ceux de la *Livingstone Inland Mission* et les missionnaires catholiques, ont toujours rencontré l'appui le plus efficace et se plaisent à le proclamer hautement ; grâce à cet appui, ils ont multiplié leurs établissements à côté de ceux de l'expédition dont ils suivent les progrès. Le Père Augouard, de la Congrégation catholique du Saint-Esprit, a trouvé la même assistance, et rend à Stanley, ainsi qu'à ses coopérateurs un éclatant témoignage.

» Quand l'Association internationale accorda, en 1879, une subvention de 20,000 francs au Comité français, ce fut

dans le dessein de lui faciliter la création de deux stations du même type sur le Haut-Ogôoué. Bien que M. de Brazza, chargé par ce Comité de fonder ces stations, ait adopté d'autres vues et arboré plus tard le drapeau français dans les localités connues aujourd'hui sous les noms de Fran-



*Baie ou port de Léopoldville ; plantations et cases d'indigènes.*

ceville et de Brazzaville, il n'en reçut pas moins à son retour un accueil hospitalier dans les stations du Congo. » (*Brochure précitée*).

**III. Stanley remonte le Haut-Congo.** — C'est le 24 août 1883 que Stanley partit de Léopoldville pour entreprendre une nouvelle exploration du Haut-Congo, ayant



pour objet l'étude du fleuve et de quelques-uns de ses affluents, la conclusion de traités d'alliance avec les chefs indigènes, l'installation de stations hospitalières jusqu'aux chutes dites *Stanley-Falls*. (1).

L'explorateur quitta le Stanley-Pool sur l'*En Avant*, petite embarcation à vapeur, à roues, de 9 tonneaux de jauge. A la station de Msouata, il rallia la baleinière l'*Eclaireur* et les deux steamers le *Royal* et l'*Association internationale africaine*, tous deux à hélice et jaugeant 8 tonneaux.

Les quatre bâtiments arrivèrent de concert, le 27, à la nouvelle station de Kowamouth, que venait de fonder, au confluent du Koango, dans un site magnifique et des plus salubres, le lieutenant suédois Pagels.

**A Bolobo**, situé en amont, à vingt-six heures de navigation, Stanley fut arrêté par le règlement d'un grave différend qui s'était élevé entre les Bayanzi et M. Brunfaut, le chef de la station.

Les Bayanzi sont un peuple turbulent. **Ibaka**, leur chef, avait commencé par accueillir avec empressement MM. Hanssens et Orban, qui avaient établi, au mois d'octobre 1882, la station de Bolobo. Mais, depuis cette époque, l'entente, d'abord si cordiale entre blancs et noirs, avait été rompue, et, à la suite d'une querelle, les Bayanzi avaient attaqué la station et y avaient mis le feu.

Stanley parvint, non sans peine, à rétablir les relations sur leur ancien pied ; un traité de paix fut signé avec Ibaka, et la station se releva de ses cendres.

Ces négociations et ces travaux retinrent l'expédition à Bolobo pendant 18 jours.

**A Loukoléla**. — Le trajet de Bolobo à Equateur-Station se fit en treize jours, pendant lesquels l'expédition fit deux arrêts, chacun fécond en conséquences.

Le 20 septembre, Stanley, après avoir constaté par une reconnaissance l'importance et la parfaite salubrité de la

---

(1) *Mouvement géographique*, 4 mars 1884.

contrée située le long du Congo, en face du confluent du Mbossi (Alima), s'y arrêta, traita avec le chef du pays et, ayant acquis de lui une importante concession de terrain, fonda une station près du village de Loukoléla. Un anglais, M. Glave, en prit la direction.

Le 26 septembre, la petite flottille jeta l'ancre devant le grand village d'Ousindi, où Stanley avait déjà, quelques mois auparavant, établi de solides alliances. Irebou, le roi du district, vint visiter l'explorateur à bord de l'*En Avant*, et les relations furent consolidées avec son peuple.

Le 29, l'expédition arrivait à **Equateur Station**, où résidaient deux officiers belges, les lieutenants Coquilhat et Van Gèle.

Les quinze jours qui suivirent furent occupés par l'outillage et l'approvisionnement de Loukoléla, ainsi que par l'organisation de l'expédition du Haut-Congo.

C'est le 17 octobre que les quatre bâtiments commencèrent la navigation en amont d'Equateur-Station, point extrême qui n'avait pas encore été dépassé. Outre Stanley, ils emportaient notre compatriote, M. Roger, les mécaniciens des trois steamers et soixante-huit noirs, Zanzibarites et Haousas.

Le lendemain, on stopa à l'embouchure de l'importante rivière Loulemgou ; les bâtiments allèrent jeter l'ancre en face du grand village d'Ouranga, où un traité d'amitié fut signé avec le chef.

L'accueil ne fut pas moindre **chez les Bangala**. Stanley y demeura trois jours, qui furent consacrés à d'amicales négociations. Ce peuple belliqueux, qui s'était opposé avec tant d'ardeur au passage du voyageur en 1877, sollicitait de lui maintenant l'envoi d'un homme blanc, lui concéda un terrain pour l'établissement d'une station et accepta le drapeau de l'Association.

Grande et chaleureuse réception également à Roubouga (rive sud), où Stanley avait déjà, cinq ans auparavant, été favorablement accueilli, à Bourouba et à Yambinga (rive nord), où des concessions furent obtenues et scellées par l'échange du sang.

L'exploration commençait donc sous les plus heureux auspices. Le capitaine Hanssens acheva l'œuvre commencée par Stanley et établit des stations nouvelles chez ces peuples amis.

**Au confluent de l'Arouhouimi.** -- Ce n'est pas sans une certaine appréhension que Stanley approchait du confluent de la grande rivière Arouhouimi, où, en 1877, il avait eu à soutenir de si terribles combats pour défendre sa vie et celle des hommes qui l'accompagnaient dans son aventureuse traversée de l'Afrique.

Il y arriva le 15 novembre, à 3 heures de l'après-midi, et s'en alla camper sur la rive gauche, en face de ces mêmes villages qui avait lancé contre lui un nombre si considérable de canots de guerre.

Aussitôt la rive opposée s'anima ; comme autrefois les grands tambours firent entendre leurs appels belliqueux et les bords de la rivière se garnirent d'indigènes en armes.

Mais deux canots seulement s'avancèrent en reconnaissance jusqu'à une certaine distance de la rive, où Stanley avait établi son camp provisoire et où tout son monde, bien en vue, demeurait immobile et fumant.

Après une heure d'attente, Stanley se décida à agir ; il regagna ses bateaux, traversa avec eux la rivière et passa devant les villages à toute vapeur, en serrant la rive de près. L'effet fut immense. Les trois steamers, leurs pavillons déployés, la vapeur qui s'échappait bruyamment des cheminées, la révolution des roues, l'agitation des eaux, la rapidité de la marche, et, sur le toit des cabines, ces hommes blancs faisant des gestes de paix et envoyant des paroles d'amitié, tout frappa d'étonnement et de curiosité ces peuples primitifs. Les tambours de guerre cessèrent de résonner ; des discours furent échangés ; le soir même, l'expédition était autorisée à s'établir près des villages ; le lendemain, on négociait et les chefs acceptaient les présents de l'homme blanc ; le surlendemain, la paix était faite.

« Je n'hésite pas à déclarer, avait écrit Stanley dans le second volume de son *Continent mystérieux*, que l'Arou-

houimi est l'Ouélé de Schweinfurth. » De retour, après sept années, sur le théâtre de la première exploration, le voyageur a tenu à vérifier son hypothèse et, le 18 novembre, il remontait la rivière avec ses quatre bâtiments.

Les rives en sont fort peuplées ; partout de grands villages, riches en ivoire et en produits africains. L'architecture indigène est tout autre que sur les bords du Congo ; les maisons y ont l'aspect de grands éteignoirs. La population est sauvage et craintive ; nulle part, l'expédition n'eut à subir de démonstrations hostiles. C'est pour la première fois que les hommes blancs pénétraient dans cette région ; aussi comprend-on que leur arrivée et le spectacle de leurs bateaux plongèrent les populations dans l'ahurissement le plus profond.

Le 20 novembre, à 4 heures de l'après-midi, après avoir navigué pendant environ 315 kilomètres sur un large cours d'eau qui décrit de grands demi-cercles, la flottille arriva au village d'*Yambouga*, où se trouvent des rapides qui l'arrêtèrent ; force fut donc de revenir sans pouvoir relier l'Arouhouimi à l'Ouélé.

**Les chasseurs d'hommes.** — L'expédition quitta le confluent de l'Arouhouimi le 24 novembre. Le lendemain, elle croisa au large une flotte immense, forte au moins de mille canots. Vue de loin, c'était comme une cité flottante. Stanley eut un instant la crainte d'un conflit, mais elle passa en vue des vapeurs sans faire aucune démonstration hostile.

Le lendemain, d'autres flottilles, de moindre importance, furent rencontrées pagayant et descendant le fleuve. On eût dit la migration de tout un peuple. Evidemment il se passait dans le pays quelque événement extraordinaire.

Stanley en eut l'explication en arrivant chez les Mawembé (rive droite). Toute la contrée était dévastée ; les villages n'étaient plus que des amas ravagés et brûlés ; les palmiers et les bananiers étaient rôtis par le feu ; les populations affolées se pressaient sur les rives. Quelle était la cause d'une si grande désolation ?.... La chasse à l'homme.

Les traitants venaient de conduire jusque chez les Mawembé leurs bandes, qui s'étaient abattues sur le pays le mousquet d'une main et la torche de l'autre. Les villages avaient été surpris pendant la nuit ; les hommes qui avaient voulu résister avaient été massacrés ; le reste, avec les femmes et les enfants, était emmené en esclavage. Partout régnaient la ruine et la terreur ; les populations voisines, terrifiées, fuyaient vers le nord.

L'affreuse scène ayant eu lieu la veille, les assaillants ne pouvaient être loin. Stanley les rencontra, en effet, le lendemain, 27 novembre, campés au bord du Congo ; pour la première fois, ils venaient de pousser leurs razzias aussi avant vers l'ouest. Ils invitèrent Stanley à s'établir auprès d'eux et lui firent, comme par le passé, à Tabora, Oudjiji et Nyangoué, l'accueil le plus empressé. Plus de 1300 esclaves, capturés la veille, étaient dans leur camp.

Stanley ne pouvait songer à les délivrer, et son cœur dut saigner de se sentir impuissant à secourir tant de misères. Du reste, délivrer les captifs, ce n'était, en ce moment, que les sauver de l'esclavage pour les vouer à la famine. C'était de plus, compromettre peut-être pour longtemps la marche de la civilisation dans ces contrées lointaines et la sécurité des blancs qui allaient s'y fixer. Il fallut patienter.

On quitta donc les traitants en bons termes et le lendemain, ayant à bord un interprète, on se dirigea vers les chutes, qui étaient proches.

**La station des Stanley-Falls.** — Stanley y arriva le 1<sup>er</sup> décembre, au matin. Les trois vapeurs jetèrent l'ancre à une certaine distance de la rive nord, tandis que la baleinière l'*Eclaireur* s'avança vers les villages, avec le guide. Une heure après, elle revenait, ayant à bord les principaux chefs des environs. L'entrevue fut extraordinairement cordiale. Après un long palabre et bien des embrassades, l'expédition fut invitée à faire, vapeur en avant et bientôt elle campa au pied même de la première cataracte.

En 1876, Stanley, venant de Nyangoué, s'était vu arrêté

dans sa descente du Loualaba-Congo par une succession de cataractes barrant le fleuve, au nord et au sud de l'équateur. Ce sont toutes plutôt des rapides produits par des rampes et des filons de roches volcaniques obstruant le lit du fleuve, et par dessus lesquels les eaux resserrées forment des chaos de bouillonnements et de tourbillons d'un extrême violence, se gonflent, s'accumulent et se précipitent entre les rochers avec un fracas qui s'entend de loin.

Les journées des 2 et 3 décembre furent consacrées à examiner les environs de la chute, au double point de vue de la salubrité et de l'abondance des vivres, et à rechercher le meilleur emplacement pour la future station que le comité de l'Association avait recommandé d'établir dans ces parages. Il fut décidé que ce poste avancé de la civilisation serait élevé au milieu du fleuve, dans l'île d'Ouana-Rousani. Cette île, longue de 1800 à 2000 mètres, large en certaines parties de 6 à 700, est située à environ 4 kilomètres en amont de la première chute. Elle est d'un accès facile, salubre, fertile et fort peuplée. Sa population, évaluée à environ 1500 âmes, occupe de nombreux villages ayant des rues parallèles et transversales à angles droits. Leurs habitants, qui appartiennent à la tribu des Vouenya, sont industriels et travaillent le bois, la terre et les plantes fibreuses avec beaucoup d'habileté. L'ivoire est, dans tous les environs, d'une extrême abondance,

Les sept jours qui suivirent furent passés en conciliabules avec les chefs ; des traités furent signés, le bâtiment de la station fut élevé et le drapeau de l'Association hissé au-dessus des eaux du Congo, à égale distance des deux océans, c'est-à-dire *au cœur même* de l'Afrique. Alors Stanley envoya, viâ Nyangoué, un courrier au commandement de Karéma pour l'informer de l'événement important qui venait de s'accomplir à une centaine de lieues seulement de l'extrémité septentrionale du lac Tanganika.

La santé très compromise de M. Roger ne permettant pas à celui-ci d'assumer une aussi lourde tâche que la direction de cette station lointaine, celle-ci fut confiée au mécanicien du *Royal*, l'Anglais Bennie. Stanley lui laissa 10

Zanzibarites et 20 Haoussas et des vivres pour une année ; puis le 10 décembre, il quitta la nouvelle station des Chutes et redescendit le fleuve.

**Retour.** — Le 20 décembre, Stanley s'arrêta chez un des grands chefs de la rive droite, dont l'autorité s'étend jusqu'aux monts Oupoto. Il y fut accueilli amicalement et obtint la concession d'un vaste territoire où le drapeau de l'Association fut arboré.

Cinq jours plus tard, il s'arrêtait de nouveau chez les Bangala. Le vieux chef, avec lequel il avait traité quelques semaines auparavant, était absent. Il l'attendit deux jours, pendant lesquels il fut assailli de demandes de présents par tous les chefs subalternes du pays. Il les quitta en leur disant qu'il leur enverrait bientôt l'homme blanc qu'il leur avait promis.

Nouvel arrêt à l'embouchure du Loulemgou, où le traité signé deux mois auparavant avec le chef d'Ouranga fut ratifié et confirmé. Les indigènes furent unanimes à réclamer l'établissement d'une station, et l'alliance fraternelle du sang fut scellée entre Stanley et Ouranga. Le drapeau bleu flotte sur le village de celui-ci.

Le 30 décembre, l'expédition arrivait à la station de l'Equateur, laquelle, grâce à l'intelligente activité de ses commandants, nos deux compatriotes, les lieutenants Coquilhat et Van Gèle, est considérée par Stanley comme l'un des établissements les mieux installés de la ligne.

A Loukoléla, la station nouvelle qu'il avait établie en remontant le Congo au mois d'octobre, Stanley trouva également les affaires dans l'état le plus prospère. M. Glave y était d'une santé florissante, ses hommes et les indigènes des villages voisins également satisfaits les uns des autres.

A Bolobo, malheureusement, il n'en était pas de même : de nouvelles difficultés s'étant élevées entre le chef Ibaka et M. Brunfaut, celui-ci fut remplacé par le lieutenant d'artillerie belge Liebrechts.

Plus bas, à Kouamouth et à Msouata, tout allait bien.

Stanley y rencontra le Dr Simms, de la *England Livingstone Inland Mission*, qui remontait le fleuve avec l'intention d'aller établir une mission à Misongo.

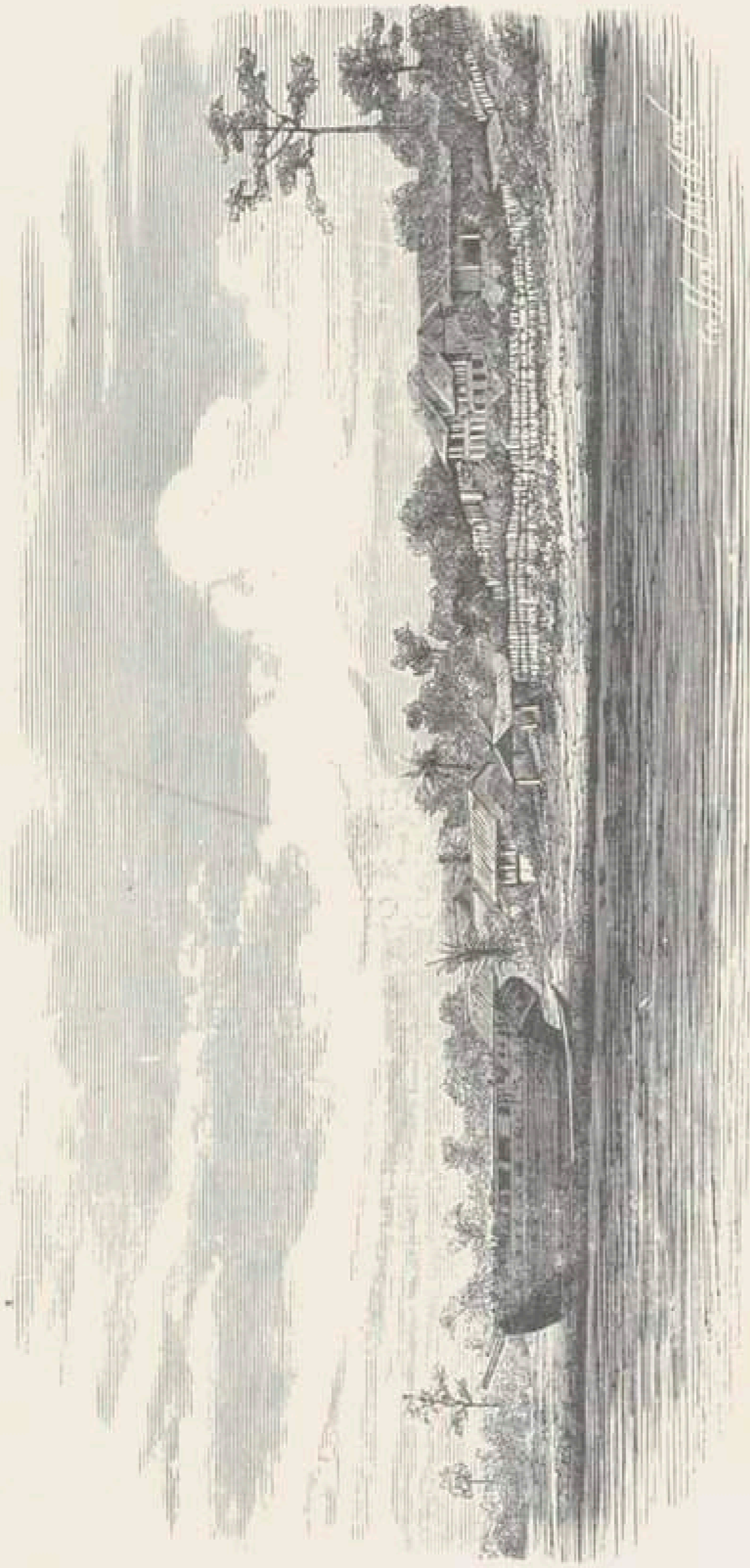
A Kinchassa, sur le Stanley-Pool, les bâtiments de la station placée sous le commandement de M. Swinburne se développaient, et les indigènes étaient dans les meilleurs termes avec les blancs.

**Arrivée à Léopoldville.** — Enfin, le 20 janvier 1884, après une absence de quatre mois et vingt-six jours, l'expédition jetait l'ancre dans la petite baie de Léopoldville. Tout s'y trouvait dans l'état le plus prospère : les maisons s'élevaient sur une ligne imposante le long de la terrasse, les magasins étaient remplis, les provisions abondantes, tout le monde en bonne santé. Sous tous les rapports, le progrès était considérable.

Quant à Stanley, il ramena intacts au Stanley-Pool les trois steamers et la baleinière ; les quatre petits bateaux avaient admirablement supporté ce long et difficile voyage. L'expédition n'avait perdu aucun de ses membres ; seulement l'*En avant* ramenait M. Roger dans un état de santé assez critique pour que le retour immédiat en Europe lui fût ordonné.

Stanley aussi était rendu. Le travail avait été pour lui incessant, pendant ces cinq mois : à terre, constamment forcé de parler, de persuader, de négocier ; à bord, faisant sans cesse la garde pour la surveillance des embarcations : double besogne exténuante. En outre il souffrait de rhumatismes dans les reins, contractés en demeurant trop longtemps assis dans ces petits bateaux, et le foie était congestionné par suite du manque d'exercices. A Léopoldville, il trouva tous les soins que nécessitait son état, et il s'y rétablit complètement.





*Une factorerie des rives du bas Congo.*

*Robert Burdett*

## CHAPITRE VII.

### ASSOCIATION INTERNATIONALE DU CONGO.

#### I. TRAVAUX DES PIONNIERS BELGES.

Le *Comité d'études* du Haut Congo avait commencé les travaux d'établissements européens. La porte d'entrée du plateau central Africain avait été ouverte par Stanley lui-même. Il s'agissait de continuer, non seulement en fondant des stations dans l'Afrique centrale, mais encore en prenant les mesures diplomatiques nécessaires pour assurer à l'œuvre du roi une existence incontestée.

Ce fut là le double but de l'*Association internationale dite du Congo*, qui succéda au Comité d'études.

Au chapitre VIII, nous parlerons de la question politique. Voyons ici quels furent les collaborateurs de Stanley, les continuateurs de ses travaux sur le continent Noir.

Les Belges joueront parmi eux un rôle remarquable, et nous voudrions, si l'espace ne nous faisait défaut, donner à chacun de nos compatriotes la part qui lui revient sans toutefois omettre leurs compagnons étrangers.

Voici le témoignage que Stanley lui-même donne de ses braves compagnons, en les citant à l'ordre du jour, dans son dernier ouvrage intitulé : *Cinq années au Congo* (1).

---

(1) Publié par l'Institut national de géographie de Bruxelles. Un gros vol. in 8°, grande édition à 20 fr. ; édition abrégée, 10 fr.

**Citations à l'ordre du jour.** — « Il y a actuellement là-bas (1885) grand nombre d'officiers et de fonctionnaires, qui se distinguent par leur courage moral et physique, par leur persévérance et leur zèle. Et j'ai plaisir à passer en revue les états de service de ceux qui ont honorablement travaillé sous mes ordres, jusqu'au moment de mon départ.

» Le premier de ceux qui soient restés au Congo jusqu'à l'expiration de leur contrat, sans jamais fournir un sujet de plainte, est *Albert Christopherson*, jeune marin danois. Il arriva en juillet 1879 et rentra en Europe en juillet 1882. Ce jeune homme m'accompagna constamment, depuis le jour où nous quittâmes la Pointe de Banana, jusqu'au jour où nous fondâmes la station de Msouata et découvrîmes le lac Léopold II. Toujours prompt à l'action, dévoué à sa tâche, courtois envers tous, il se réjouissait de dépenser sa vigueur au service de la civilisation et prenait un goût très vif à la vie africaine.

» S'il eût été aussi instruit qu'intelligent et laborieux, Albert Christopherson occuperait aujourd'hui une situation enviable ; car il y avait en lui cette ardeur juvénile, cette intrépide gaieté, cette foi profonde, qui formaient jadis l'étoffe du paladin.

» A citer ensuite, le *capitaine Anderson*, marin scandinave, qui servit également pendant trois années. Celui-ci avait l'activité, le coup d'œil, l'impétuosité qui font le chef...

» M. A. B. *Swinburne*, ancien élève du collège du Christ's Hospital, à Londres, a déjà servi quarante-un mois au Congo, d'abord en qualité de commis, puis comme magasinier, enfin comme chef de la station d'Isanghila. Tout jeune qu'il fût, c'est lui qui construisit le premier magasin en briques établi au dessus de Boma et le seul qui comprit d'emblée l'utilité d'un potager, comme accessoire de station...

» Des quatre premiers Européens qui m'accompagnèrent en Afrique, il me reste encore à parler du mécanicien italien *François Flamini*. On a rarement rencontré travailleur plus acharné, plus infatigable. Il était chauffeur ; il construisit lui-même au Congo, une petite machine à vapeur

qui fonctionnait parfaitement et dont il dirigeait tous les mouvements avec une conviction d'apôtre.

» Le *Comité d'études* et plus tard l'*Association internationale du Congo* me dépêchèrent deux officiers belges qui profitaient d'un congé pour venir s'initier aux rigueurs de la vie africaine. D'autres suivirent, et tous se montrèrent à la hauteur des tâches les plus difficiles ou les plus pénibles.

» Je cite au hasard : le capitaine Hanssens, les lieutenants ou sous-lieutenants Valcke, Janssen, Parfonry, Grang, Van Gèle, Coquilhat, le docteur Allart, Destrain, etc....

» Outre qu'il sait observer toutes les règles de la discipline militaire, le *capitaine Hanssens*, a l'ambition haute, le feu sacré qui distingue l'homme supérieur. Il a l'âme assez bien trempée pour se sentir au-dessus des petits ennuis, des mille désagréments qui sèment l'existence et qui sont, pour tant d'autres, des écueils où ils échouent. Bref, le capitaine semblait avoir endossé, pour venir en Afrique, cette armure qui rend l'homme invulnérable à tout : le courage moral. Il était bien préparé à ne trouver chez nous ni vastes hôtels, ni attractions artistiques, ni repas fastueux. Aussi, à peine débarqué, sut-il s'asseoir sous un toit de chaume et entre des murs de torchis, avec autant de sang-froid et de désinvolture que s'il n'eût jamais eu d'autre domicile toute sa vie. Chargé de conduire une expédition et de fonder des stations dans des régions inconnues, il faisait ses préparatifs avec une célérité et une sûreté étonnantes, pensant à tout, n'omettant rien, veillant à ce qu'il ne manquât ni une carabine, ni une aiguille et quand il se mettait en route, l'aspect martial de son escouade était le gage du succès qui l'attendait.

» Chose curieuse, le *lieutenant Valcke*, tout jeune officier du génie, qui avait précédemment passé ses examens devant le capitaine Hanssens, était arrivé assez longtemps avant celui-ci au Congo. Ses débuts furent médiocres. Chargé de faire sauter quelques rochers sur la route de Ngoma, il tomba presque aussitôt malade et, transféré ensuite au camp d'Isanghila, son inexpérience et la fréquence de son indisposition le forcèrent de reprendre le chemin de

Vivi. Après six mois de séjour dans cette station, il partit pour Stanley-Pool et se rendit de là à Loanda, mais, atteint une seconde fois de maladie, il dut rentrer en Europe. Pendant dix-huit mois je n'entends plus parler de lui. Au bout de ce temps, je le retrouve au Congo, plus solide, mieux portant que naguère, et, bien que j'eusse encore des doutes sur ses capacités, je le charge d'une petite mission qu'il remplit assez bien pour que je me décide à lui en confier une plus importante, dont il s'acquitte avec une intelligence et un zèle remarquables. Nommé alors chef de la station de Léopoldville, qui était en pleine décadence, le lieutenant Valcke y opère en deux mois une transformation complète ; il en fait à vrai dire, la station la plus importante du Haut-Congo, la station la plus prospère et la plus heureuse, car l'ordre y est complet, et la plus parfaite harmonie y règne entre indigènes et Européens.

» Puis, le lieutenant Valcke fut soumis à une nouvelle épreuve. Je lui donnai pleins pouvoirs pour réorganiser la station de Vivi, le seul mauvais chaînon de notre chaîne de postes. Il s'en tire si bien que je puis m'éloigner et me consacrer à l'exploration du haut fleuve. Enfin, la division de Stanley-Pool, couvrant une superficie de 3,000 kilomètres carrés et comprenant quatre stations, dont l'importance politique s'accroît chaque jour, a besoin d'un commandant capable et dévoué. C'est le lieutenant Valcke qui est désigné pour ce poste d'honneur. Il gouverne la division avec un tact, une intelligence, une sûreté de coup d'œil au-dessus de tout éloge.

» En dernier lieu, signalons les services rendus par ce jeune homme en ce qui concerne le transport du steamer démontable le *Stanley*, envoyé par l'Association Internationale pour le service du Haut-Congo. Il s'agit de faire porter le navire d'un lieu à un autre, pièce par pièce, de diriger des marches et des contre-marches sans fin, de procéder à des manœuvres qui demandent une patience d'ange. Or, aux dernières nouvelles, le lieutenant Valcke avait déjà accompli la moitié de cette lourde tâche ; il était arrivé avec le *Stanley* à mi-chemin de Stanley-Pool. Si

jeune qu'il soit, il arrivera au bout de ce chemin-là, et de bien d'autres chemins encore.

» Au tour des lieutenants *Van Gèle* et *Coquilhat*, maintenant : deux jeunes officiers belges qui promettent. L'armée belge n'aura pas souvent l'occasion de se distinguer, comme les Anglais aux Indes et en Afrique, les Français au Tonkin, à Madagascar, en Tunisie, les Américains dans l'Ouest. Et quels que soient les attraits de l'uniforme et du grade, il ne me semble pas qu'une existence entière passée à la caserne puisse offrir les agréments et les émotions rêvés et souhaités par la jeunesse militaire. D'aucuns se complaisent peut-être dans le rôle facile qui consiste à défendre un territoire inattaqué, et à maintenir l'ordre et la paix dans un pays où ils sont rarement troublés. Mais il est certain que tout Etat civilisé, où les romans d'aventures sont plus ou moins répandus, contient des jeunes gens dont les cœurs battent au récit émouvant des batailles, des luttes, des accidents, des hasards de la vie. Beaucoup sont nés braves et chevaleresques, de ceux qu'on astreint à la routine de la vie militaire et dont l'existence est une continuelle promenade de la caserne aux champs des manœuvres, du champ des manœuvres à la caserne. L'exercice, l'exercice, toujours l'exercice ! D'année en année, du berceau, en quelque sorte, à la tombe ! Quelle corvée pour les esprits hardis, les tempéraments actifs, les cœurs virils ! Ah ! si l'on faisait faire un peu plus d'exercice aux 500 millions d'Asiatiques, aux 300 millions d'Africains, aux 50 millions d'Indiens qui ignorent discipline et civilisation, et qu'on en imposât un peu moins à des milliers d'intelligents officiers européens, assoiffés d'apprendre, de voir, de parcourir le monde, comme chacun y gagnerait !

» C'est la passion de l'inconnu et de la nouveauté qui amena les jeunes lieutenants **Van Gèle** et **Coquilhat** en Afrique. Comme beaucoup d'autres, ils ne se faisaient qu'une idée très confuse de la réalité. Mais leur courage, leur activité ne s'évanouirent pas avec leurs illusions. Dégrisés par une misérable diète, par un commerce journalier avec des milliers de nègres abrutis, ils n'éprouvèrent

cependant aucune défaillance. Non-seulement ils ignoraient les dialectes du pays, mais à peine avaient-ils appris la signification de *Ba*, de *Ki*, de *Oua*, qu'ils devaient aller vivre parmi d'autres tribus, parlant un tout autre langage. Ils n'en finirent pas moins, à la longue, par se familiariser avec le pays et ses habitants, par découvrir les qualités généreuses qui se cachent souvent sous la rude écorce de l'indigène, et par se distinguer dans leur mission. Si jamais l'Association Internationale frappe des médailles d'or pour récompenser le travail et l'application, qu'elle donne la première aux lieutenants Van Gèle et Coquilhat, fondateurs de la station de l'Equateur.

» Une déplorable catastrophe que j'ai précédemment relatée, m'enleva prématurément un jeune et brillant collaborateur, qui avait servi près de trois ans avec un rare succès. Il s'agit d'*Eugène Janssen*, sous-lieutenant bien connu de l'armée belge. Presque enfant encore, sous le rapport de l'expérience, quand il débarqua au Congo, Janssen n'avait pas tardé à révéler une telle supériorité qu'au bout de dix-huit mois, il avait été chargé d'occuper Msouata au confluent du Koua et du Congo. Le sobriquet de Nsousou-Mpembé « Poulet-Blanc » que lui donna le vieux chef Gobila et qui ne tarda pas à le faire connaître sur les deux rives du Haut-Congo, jusqu'à une distance de 800 kilomètres, témoigne de la popularité qu'il sut acquérir parmi les indigènes, à force de tolérance et de bonté. Des canotiers africains s'arrêtaient par centaines à Msouata pour le seul plaisir de souhaiter le bonjour à « Nsousou-Mpembé. » Par malheur, il naviguait, on s'en souvient, sur le fleuve, avec l'abbé Guyot, quand son canot, surpris par un grain, sombra, l'entraînant avec ses compagnons dans les eaux où ils périrent tous.

» Un des collaborateurs dont j'ai eu le plus à me louer est le *sous-lieutenant Parfonry*. Il vécut assez pour se faire estimer par sa bravoure et son infatigable ardeur au travail. Je commençais à me féliciter de sa présence auprès de moi, quand une imprudence — une seule — mit fin à ses jours. Il s'exposa témérairement aux rayons du soleil et mourut peu après.

» Et le *sous-lieutenant Grang* ! Encore un honnête et digne homme dont nous avons eu à déplorer la perte ! Chacun des ressorts de son âme était mu par un sentiment de droiture, de loyauté sans mélange. De l'or pur, en un mot ! Il venait de passer cinquante jours avec moi à Léopoldville et je venais d'achever la construction du steamer à bord duquel j'allais l'amener sur le Haut-Congo, lorsque, obligé de se rendre à quinze kilomètres, pour y chercher un objet oublié, il fut surpris par une averse, pendant le trajet du retour, et rentra trempé jusqu'aux os à Léopoldville, où, quelques jours plus tard, il occupait, hélas ! la première tombe creusée dans cette localité.

» Au tour du *docteur Allart*, maintenant. Il mérite les plus vifs éloges. J'ai rarement rencontré un homme plus aimable et un médecin plus consciencieux à la fois. Ma liaison avec lui date de plusieurs années ; et cependant, j'apprends chaque jour à mieux apprécier ses rares qualités. A certains tempéraments le travail est aussi nécessaire que la nourriture. Le docteur Allart possède ce tempérament-là. Il eût envisagé comme une cruelle privation tout obstacle apporté à son activité, à ses labeurs. Nous n'avons pas eu de ces cruautés envers lui ; nous avons essayé d'assouvir son ardeur au travail, en lui confiant la construction et la direction de l'hôpital de Boma. Notre sollicitude envers les voyageurs éprouvés ou les employés malades nous ordonnait de mettre à la portée des gens énervés par la fatigue, le climat ou la diète, un établissement tel que celui de Boma, spacieux, bien ventilé, pourvu de tous les accessoires de la civilisation. A défaut du docteur Allart, nous n'eussions pu trouver personne sur le Congo qui fût capable de diriger la construction. Inutile de dire qu'il a admirablement exécuté sa tâche ; nous avons déjà constaté avec quelle passion il s'attelle à tout ce qu'il entreprend. Je me bornerai à ajouter qu'un malade qui reçoit ses soins généreux, dans l'agréable sanitorium de Boma, doit être bien mal hypothéqué pour ne pas guérir.

» A citer encore à l'ordre du jour, parmi mes collaborateurs belges, le *lieutenant Destrain*, qui a recueilli de pré-



cieuses observations dans la vallée du Kouilou-Niadi, et *M. Hodister*. Bien que je ne les connaisse point personnellement, leur réputation d'hommes intelligents, dévoués, infatigables, me permet de les apprécier à leur valeur. »

(H. STANLEY.)

## II. LE CAPITAINE BELGE HANSENS EN AFRIQUE.

**Ses débuts.** (1) — Edmond Hanssens naquit à Furnes, le 25 juillet 1843. Il entra à l'école militaire en 1859, fut nommé sous-lieutenant en 1862 et désigné pour le 11<sup>e</sup> régiment de ligne. Il fut attaché à la brigade topographique du génie. Il entra ensuite à l'école de guerre, où il fit de brillantes études et fut nommé adjoint d'état-major.

Hanssens était un homme de magnifique prestance, plein de distinction et d'une attitude parfaite, réalisant le type de l'officier moderne, à l'air martial, mais dont l'aspect dénotait autant de science et d'éducation que de métier. Sa belle tête au front haut et large, encadrée dans une chevelure d'un blond argenté, éclairée par de grands yeux bleus et illuminée d'un bon sourire, peignait admirablement son caractère.

L'œuvre africaine de Sa Majesté lui inspira dès ses débuts un vif enthousiasme. Il se mit à lire avidement les récits des explorateurs et à consulter les cartes ; en un mot, à étudier la géographie physique, économique et sociale de l'Afrique centrale. Il prit en janvier 1882 du service au Comité d'études du Haut-Congo, et partit pour le grand fleuve en même temps que le docteur Peschuel-Loesche, le lieutenant Nilis et les sous-lieutenants Van de Velde et Grang. Ce départ eut lieu le 1<sup>er</sup> février 1882 et les voyageurs arrivèrent à Banana le 5 mars suivant.

Le capitaine Hanssens ne fit qu'un séjour assez court dans la zone maritime. Il quitta au plus tôt Vivi pour remonter la région des cataractes. Stanley qui était devenu malade

---

(1) Résumé d'une conférence donnée à la Société royale belge de géographie le 26 janvier 1886, par le lieutenant Coquilhat, ancien compagnon de Hanssens.

à Léopoldville, avait dû se résoudre à rentrer en Europe. En passant à Vivi au commencement du mois de juillet, il vit Hanssens et lui confia immédiatement le commandement de la division du Haut-Congo qui comprenait Manyanga et tous les territoires en amont.

Hanssens arriva à Manyanga le 3 août. Les tribus avoisinant cette station étaient troublées depuis quelque temps par les excitations de quelques-uns de leurs chefs, et des luttes sanglantes avaient déjà attristé la contrée. Hanssens exerça une heureuse influence sur la conclusion de la paix dans le pays.

Puis, malgré l'exiguïté des moyens dont il disposait pour remonter le fleuve, il n'hésita pas à entreprendre une expédition dans le but de fonder une nouvelle station en amont de M'Suata. Le 13 octobre, il s'embarqua, dans une allège, avec onze hommes d'escorte. Il visita M'Suata, arriva à Tchoumbiré le 27 et à Bolobo le 29. Il fonda le poste de *Bolobo* le 30 octobre 1882.

**Hanssens sur le Kouilou.** — Stanley lui donna pour mission d'explorer les territoires compris entre le Congo près de Manyanga et le *Haut-Niari*, dans le but d'établir la voie de communication la plus convenable entre ces deux zones et d'y créer des postes.

Pendant le cours de cette nouvelle expédition, entreprise avec une escorte de vingt Zanzibarites, il parvint à fonder le 27 avril la station de *Philippeville* et le 14 mai suivant le poste de N'boulangengou. De plus, et conformément à ses instructions, il se remit en communication avec l'expédition du capitaine Grant Elliot, envoyée d'Isanghila vers le Niari moyen, et atteignit à cet effet la station nouvelle de *Stéphanieville*, qu'avait fondée cette expédition.

Depuis le mois d'août jusqu'à la fin de novembre, le capitaine Hanssens opère constamment dans la zone qui sépare Manyanga de Philippeville. Il établit définitivement la route qui relie ces deux points et acquiert, au nom du comité d'études du Haut-Congo, la plupart des districts qu'elle traverse ; il dirige les constructions de la fondation de Philippeville et jette les bases d'un nouveau poste intermédiaire à Moukoumbi.

Pendant cette période, le vaillant pionnier se heurte maintes fois à l'hostilité des indigènes, principalement dans la région des mines de cuivre.

« La crainte de perdre les bénéfices de l'exploitation toute primitive des mines, écrit le capitaine Hanssens, jointe à la frayeur superstitieuse que provoque toujours la première apparition de l'homme blanc, a complètement ahuri ces malheureux qui essayèrent de s'opposer par la force au passage de l'être fantastique qui devait, dans leur esprit, leur apporter tous les maux imaginables, et comme cela ne leur a pas réussi, ils ont pris le parti de déplacer leurs villages et de laisser libre la route adoptée. » J'ajouterai qu'au bout de peu de temps les indigènes s'aperçurent de leur erreur et que, voyant le blanc juste, bon et généreux, ils prirent confiance.

**Sur le Haut-Congo.** Le 28 janvier 1884, à son arrivée à Manyanga, on lui remet une lettre de Stanley, par laquelle le chef de l'expédition l'informe de son retour des Falls et lui confie le soin de continuer dans le Haut-Congo, les travaux qu'il n'a pu achever.

« Comme on se le rappellera, écrit Hanssens, j'exprimais jadis tous mes regrets de me voir écarté de la zone du Haut-Congo, où j'étais parvenu à obtenir quelque succès, et qui exerçait sur moi une sorte de fascination.

» Aujourd'hui que m'y voici rappelé, tout mon enthousiasme d'autrefois m'est revenu. Et ce stimulant, joint au sentiment du devoir et à l'ardent désir que j'éprouve de voir les efforts du Comité couronnés de succès, me portera à tenter l'impossible pour réussir.

» La tâche qui m'est confiée est délicate et je ne me fais aucune illusion sur les difficultés qu'elle présente. Mais si pour la mener à bonne fin il ne faut que de la bonne volonté, de l'activité et du dévouement, j'espère arriver à quelque résultat.

» Ma santé continue à être excellente, ce qui est, en Afrique surtout, un important élément de succès. »

C'est alors que le capitaine Hanssens entreprit cette ex-

ploration du haut fleuve dont les résultats furent si féconds.

Le 24 mars 1884, l'explorateur part de Léopoldville avec trois steamers et deux baleinières : *l'En Avant*, commandé par Amelot, *l'A.I.A.*, commandé par Drees, et *le Royal*, monté par Guérin et Nicholls.

MM. Courtois et Wester accompagnaient l'expédition ; ils avaient été désignés pour occuper la station des Stanley-Falls.

Pendant quatre mois et demi, le capitaine Hanssens sillonne le Congo dans tous les sens depuis Léopoldville jusqu'aux Stanley-Falls ; il constate l'existence de deux affluents nouveaux de la rive droite, conclut dix-neuf traités assurant à l'*Association internationale du Congo* le protectorat de vingt-six districts sur les deux rives du Congo, aux points les plus importants ; il acquiert les emplacements nécessaires à la création de neuf stations nouvelles ; il m'établit chez les Bangalas, parmi lesquels j'ai pu créer la station dont j'ai eu l'occasion dans une précédente conférence, de vous raconter la fondation ; il crée enfin les deux postes de N'gombi et de l'Arouhouimi.

Le 17 avril, il touche à l'Equateur ; c'est un des bons jours de notre campagne africaine. Au loin, les bateaux sont signalés. Peu à peu, ils s'avancent, *l'En-Avant* tenant la tête. Sachant Stanley parti, nous nous demandons anxieusement qui le remplace. Mais bientôt la flottille s'approche et de la cabine de *l'En-Avant*, un colosse nous envoie ses saluts. C'est Hanssens. Une immense acclamation lui répond. Séparés de lui pendant un an et demi, nous le retrouvons plein de santé et d'ardeur. Mais le travail vient promptement mettre un terme à notre effusion.

Le 4 mai, le capitaine arrivait chez les Bangalas ; le 24 juin, il était à l'Arouhouimi ; le 3 juillet, il atteignit la station des Stanley-Falls.

Le 26 juin, il avait perdu notre excellent camarade Ernest Courtois. La mort de ce vaillant collaborateur, d'un dévouement absolu, et qui s'était rapidement initié aux besoins et aux exigences particulières de la vie africaine, impressionna douloureusement tout le personnel de l'expé-

dition et surtout son chef qui avait su apprécier ses précieuses qualités.

En repassant par la station des Bangalas, le capitaine reçoit de moi une lettre que daignait lui adresser Sa Majesté, lui indiquant les points principaux qu'il importe de tenter d'acquérir. Le capitaine put se dire alors avec un légitime orgueil qu'au moment où il recevait l'expression des désirs du Roi, ceux-ci étaient déjà réalisés depuis un mois.

Le capitaine Hanssens rentra à Léopoldville le 6 août 1884, sans avoir rencontré la moindre hostilité, pendant tout le trajet des 1,700 kilomètres qui séparent le Stanley-Pool des Stanley-Falls.

Partout, chez les cannibales de l'Arouhouimi comme chez les féroces Bangalas, il fut reçu avec empressement et cordialité. Malheureusement, en quittant l'Equateur, il ressentit un violent accès de fièvre bilieuse.

S. M. le Roi, au reçu des premières nouvelles de l'expédition du capitaine envoyées le 11 mai et qui étaient toutes des bulletins de victoires pacifiques, lui avait décerné la croix de chevalier de l'ordre de Léopold.

Une dernière expédition que le capitaine Hanssens fit en septembre et octobre jusqu'aux stations de Kwamouth et de Bolobo, semble l'avoir extrêmement fatigué. Arrivé à peu près au terme de ses trois années d'Afrique, il était retourné à Vivi dans l'intention de prendre à Banana, le steamer du 17 décembre pour rentrer en Europe. Son retour était officiellement annoncé. Il devait en être autrement.

Trop confiant en ses forces, tout dévoué à l'œuvre qu'il servait avec une si vaillante énergie et voyant l'état de sa santé s'améliorer sensiblement, Hanssens changea brusquement de résolution et se décida, avant de reprendre le chemin de la patrie, à entreprendre un dernier voyage aux Stanley-Falls.

Le 17 décembre, il annonçait lui-même sa résolution, disant « qu'il était complètement remis. » — Le 28, il était mort.

Un nouvel accès de fièvre extrêmement aigu s'était dé-

claré au moment même où il allait quitter Vivi, et il succombait après trois jours de souffrances, sans avoir eu la suprême satisfaction d'apprendre la consécration de nos efforts par la Conférence de Berlin.

Cette mort priva l'Association d'un de ses meilleurs soldats, en même temps que d'un conseiller expérimenté et sûr. Ce fut à tous les points de vue une perte considérable; elle ferma une carrière pour laquelle s'ouvraient les plus brillantes perspectives, car les organisateurs du nouvel Etat du Congo s'apprêtaient à récompenser les qualités et le dévouement de leur voyageur en l'appelant à de très hautes fonctions.

**Caractère de Hanssens.** Le trait caractéristique des opérations du capitaine en Afrique, c'est d'amener de grands résultats avec de très petits moyens matériels. Ce fait remarquable, et qui est la pierre de touche des hommes vraiment supérieurs, s'explique par les grandes qualités qui distinguaient cet éminent chef.

Il avait la conception vive et une grande facilité d'assimilation.

Esprit éminemment observateur, sérieux et réfléchi, il lui suffisait de passer quelques jours dans une contrée pour dégager les traits généraux du caractère de ses habitants et de leurs mœurs. Son court séjour à Bolobo, lors de la fondation de cette station, nous valut un long rapport étonnant d'intérêt.

Le capitaine fait cette étude de mœurs en parlant du caractère des Bayanzi, du commerce, de l'industrie et des travaux agricoles.

« Les travaux agricoles, dit-il, sont, comme dans la plupart des tribus nègres d'ailleurs, exclusivement du domaine des femmes.

» Nous avons souvent été choqués de voir de toutes jeunes filles à peine formées, des enfants, transportant par un soleil de 40 degrés, d'immenses hottes remplies de manioc, alors qu'à côté, de forts et robustes gaillards, la lance au poing et le couteau à la main, les regardaient faire et se prélassaient dans un doux *far niente*. »

Le capitaine étudiant alors en détail l'organisation domestique, fait ressortir la condition de la femme et des enfants et passe ensuite à la question des décès et des cérémonies funèbres.

Dans un autre ordre d'idées, je dois signaler chez le capitaine ce fond de bonne humeur qui lui faisait traverser gaiement les situations les plus difficiles et supporter allègrement les ennuis et les misères de notre vie africaine. Il



*Le capitaine Hanssens, organisateur du Haut-Congo.*

assaisonnait d'un bon mot un mauvais diner et trouvait des saillies de vrai Flamand pour empêcher les esprits de s'abattre et pour s'éviter à lui-même les stériles apitoiements.

Il traitait les nègres avec la plus grande indulgence (nos hommes l'adoraient), et il n'oubliait jamais que les noirs sont de grands enfants déshérités de la nature, que l'Européen plus favorisé, a le devoir d'améliorer. Aussi était-il fort heureux quand il pouvait exercer son influence pour tempérer quelque coutume barbare.

Exemple : Le capitaine écrit de Bolobo à la date du 1<sup>er</sup> décembre 1883 :

« J'ai fait appel à l'amitié qu'*Ibaka* semble nous porter, pour l'engager à ne plus procéder à des exécutions sommaires et à se concerter avec moi pour la répression des



*Ibaka, vieux chef ou roi de Bolobo.*

fautes commises par les habitants de son village. Je suis heureux de vous faire savoir que ma tentative a été couronnée d'un plein succès. Il y a peu de jours, s'étant aperçu qu'un de ses sujets avait vendu à son propre profit deux dents d'ivoire qui étaient sa propriété à lui, Ibaka est venu me trouver pour m'en rendre compte.



« Avant l'arrivée du moundilé, il se serait empressé de faire trancher la tête au coupable, mais à la suite du langage que je lui avais tenu, il craignait de me faire de la peine et voulait d'abord conférer avec moi à ce sujet. Je n'eus aucune difficulté à le détourner de son intention première d'appliquer au voleur la peine de la décollation et après une courte conversation, il se contenta d'infliger à ce dernier une forte amende. »

Stanley, ce juge compétent mais sévère, a émis, dans son ordre du jour, l'appréciation la plus flatteuse au sujet de Hanssens.

Mesdames et messieurs, je me résume en disant : le capitaine Hanssens a représenté avec éclat la race belge en Afrique ; et tout en le pleurant, félicitons-nous de l'honneur qu'il a fait rejaillir sur notre patrie.

Pour l'enseignement des générations qui s'élèvent, exaltons ce glorieux mort noblement tombé pour la cause de l'humanité.

Et nous, encore engagés dans ce bon combat, prenons exemple sur ce héros et tâchons, à force de zèle et de dévouement, de l'imiter et de continuer son œuvre en Afrique. (*Applaudissements*).

### III. LE LIEUTENANT COQUILHAT CHEZ LES BANGALAS.

Le lieutenant **Coquilhat** arriva à Vivi le 30 septembre 1882. Il aida Stanley dans d'importants travaux à la station de Léopoldville ; en 1883, il était à la station de l'Equateur où commandait le lieutenant Van Gèle. Au commencement de 1884, Stanley le chargea de fonder une station au milieu de la turbulente nation des Bangalas ; il ne parvint pas d'abord à s'entendre avec eux et dut revenir à l'Equateur ; mais plus tard il fit une seconde tentative qui réussit.

Pour faire suite à la notice biographique du capitaine Hanssens, nous ajouterons donc les détails que nous a donnés le lieutenant Coquilhat dans une conférence faite à Bruxelles en 1885. (1).

---

(1) Bulletin de la Société royale belge de Géographie, 1885, n° 6.

**Comment on fonde une station.** — « La station de Bangala se trouve sur la rive droite du Congo, à peu près à 1°33' de latitude nord et 19°20, de longitude est de Greenwich, à mi-chemin entre Léopoldville et Stanley-Falls. Je me propose de vous indiquer, en quelques mots, comment cette station fut fondée et vous donner une idée du travail matériel que son établissement a nécessité.

» Lorsqu'un chef d'expédition, comme Stanley ou Hanssens, a reçu la mission de se rendre dans une contrée déterminée pour y trouver un point favorable à un établissement, il s'adjoint un ou deux blancs pour former l'état-major du futur poste et prend une escorte de Zanzibarites ou de Haoussas pour remonter le fleuve.



*Le lieutenant Coquilhat, chef de la station des Bangalas.*

» C'est dans ces conditions que nous voyagions le 4 mai 1884 avec le capitaine Hanssens.

» Partis le matin des environs de Bolobo, nous nous dirigeâmes, non sans anxiété, vers le grand centre des Bangalas ; une tentative faite antérieurement par Stanley avait présenté certaines difficultés qui l'avaient engagé à renoncer, au moins provisoirement, à un établissement sur ce point.

» Le capitaine Hanssens avait pourtant bien dressé ses batteries ; son caractère, son intelligence hors ligne, sa compréhension des mœurs locales, l'affabilité, la bonhomie de ses manières, étaient pour nous autant de raisons d'espérer le succès de l'entreprise.

» Les bâtiments avançaient en silence, projetant leur pa-

nache de fumée devant les habitants ébahis qui se demandaient comment les énormes embarcations, bondées d'hommes et de marchandises, marchaient sans le secours de rames ou de pagaies. Ce qui augmentait leur défiance, c'est que, sauf moi qui avais accompagné Stanley auparavant, aucun blanc ne leur était connu.

» Avec sa grande connaissance du cœur humain, sans se laisser arrêter par ce premier moment de froideur, Hanssens descendit à terre avec sa pipe et sa blague à tabac, ses armes habituelles ; perçant les groupes, il se mit à serrer cordialement la main des natifs étonnés qui, secoués par l'étreinte du voyageur, abandonnèrent leurs lances. Cet acte d'une tranquille audace lui conquit leur estime ; il alla ensuite au chef et lui donna une forte poignée de main, sans lui demander si cela lui convenait ; sous l'énergique pression de cette main, le chef ne résista pas et un pacte d'amitié fut bientôt conclu.

» Restait à déterminer les conditions d'une cession de terrain, ainsi que l'indemnité à payer pour l'abandon, en notre faveur, de quelques cabanes. Ces détails furent promptement réglés, grâce à l'intelligence supérieure du capitaine, grâce aussi à l'expérience des procédés des blancs, acquise par les natifs à la suite des voyages antérieurs de Stanley.

» Au bout de trois jours, Hanssens me dit : « Coquilhat, allez couper l'arbre. » Je compris, et une heure après, le drapeau de l'Association flottait sur un territoire nouveau.

» Ce n'était pas tout de planter le drapeau ; il fallait le maintenir. Je possédais un personnel restreint, j'étais entouré des cabanes des natifs et de jungles impénétrables, je devais déblayer mon terrain, acheter ou construire des cabanes, y installer nos marchandises, afin de rendre la liberté à mon chef le capitaine, qui avait tout un ensemble de territoires à surveiller et à maintenir en paix. Trois jours plus tard, Hanssens quitta la station, me laissant dans des conditions relativement critiques ; nous étions désormais coupés, mes 31 hommes et moi, de tout secours européen. Nous nous mîmes à l'œuvre tous avec une ardeur que nous

donnait le sentiment de la responsabilité qui pesait sur nous ; nous savions que, vis-à-vis de Hanssens, de Stanley et de Sa Majesté, nous étions responsables du succès à remporter, dans ce poste avancé, par la civilisation sur la barbarie.

» Nous travaillâmes avec la plus grande activité, chacun donna tout ce qu'il put donner, et, deux mois après, j'eus la satisfaction de voir s'achever une maison solidement construite en argile et pouvant, en cas d'attaque, servir de réduit ; je l'entourai d'une palissade. Je dus alors songer à meubler ce grand bâtiment de 30 mètres de longueur sur 8 de largeur.

» En Afrique, il faut savoir faire de tous les métiers ; nous fîmes des chaises, des lits, des tables, enfin tous les objets de première nécessité ; il fallait suppléer à ce qui nous manquait encore, quoique nous eussions déjà bien des choses, par des procédés ingénieux dans lesquels mes Zanzibarites excellaient.

» Après avoir fabriqué notre mobilier, et déjà même pendant ce travail, nous devions former un parc de chèvres et de moutons, élever un poulailler, tracer un jardin, bâtir une cuisine, etc., etc. Enfin il fallait construire des maisons pour abriter mes noirs et leur permettre de s'y défendre en cas d'attaque nocturne des Bangalas.

**La tribu des Bangalas.** — « La tribu des Bangalas comprend plusieurs districts rapprochés de la station avec une population d'environ 30,000 âmes ; mais en tenant compte des différentes tribus voisines, il y a au moins dans un rayon de 10 à 15 lieues, une population de 150,000 habitants.

» L'organisation politique et sociale des Bangalas est fort simple : un homme possédant quelques richesses qui consistent surtout en femmes, en esclaves et en chèvres, a de trois à dix maisons de paille, fort bien construites et entourées de magnifiques plantations de bananiers ; c'est un *moukounzi* ou notable. Les moukounzi forment la première classe. Ils ont parmi leurs gens quelques hommes moins fortunés, leurs fils et leurs amis, qui constituent la deuxième classe, celle des *sommis* ou des hommes libres ;